

JOURNAL DU VOYAGE
DU
PRINCE DE BROGLIE
COLONEL EN SECOND
DU RÉGIMENT DE SAINTONGE
AUX
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
ET DANS
L'AMÉRIQUE DU SUD
1782-1783

*Journal de mon voyage commencé en 1782
et qui finira
ne sçais quand ni comment.*

Je suis parti de Paris pour l'Amérique le 12 avril 1782. Le chevalier de Lameth était mon compagnon de voyage¹. Nous avions tous deux le cœur dans une situation convenable pour des jeunes gens qui quittent leurs parents, leurs amis, leurs femmes, leurs maîtresses, et Paris : aussi fûmes-nous pendant près d'une journée sans nous dire un seul mot. Arrivés à Brest avec beaucoup de peine, à cause des mauvais chemins, nous y fûmes retenus pendant six semaines, tantôt par des vents contraires, tantôt par une croisière puissante que les Anglais faisaient devant le port. Enfin le 19 de mai, la *Gloire*, frégate

1. Alexandre de Lameth, né en 1760, député aux États Généraux en 1789, émigré en 1792, et prisonnier en Autriche avec La Fayette, fut préfet sous l'Empire et membre de la Chambre des députés sous la Restauration. Mort en 1832. Alexandre de Lameth était cousin germain du prince de Broglie.

de 32 canons, portant du 12, chargée de 2 millions, mit à la voile pour porter ces secours précieux à l'armée de Rochambeau.

MM. de Lauzun¹, le comte de Ségur, le prince de Broglie, de Sheldon, de Loménie², chevalier de Lameth, le baron de Montesquieu³, de Polarski, le vicomte de Vaudreuil⁴, et un aide de camp du roi de Suède, nommé M. de Liliehorn, étaient les passagers confiés au sort de la *Gloire*, et à la conduite de M. le chevalier de Vallongue, qui la commandait.

Nous n'étions encore qu'à trois lieues de Brest, lorsqu'un vent du nord-ouest très violent s'éleva et nous força de prendre le pas-

1. Armand-Louis de Gontaut, duc de Lauzun, plus tard duc de Biron, député aux États Généraux en 1789, général des armées de la République en 1792, mort sur l'échafaud le 31 décembre 1793.

2. Le comte Alexandre de Loménie, neveu du cardinal, mort sur l'échafaud en 1794.

3. Le baron de Montesquieu, petit-fils de l'auteur de *l'Esprit des lois*, et son dernier descendant direct, né à Paris en 1753, émigra en 1792, prit part à l'expédition de Quiberon, et parvint à échapper au désastre. Mort en Angleterre en 1832.

4. Jean-Louis de Rigaud, vicomte de Vaudrenil, cousin de l'amiral de ce nom, né en 1762, colonel en 1785, émigra en 1789, et ne rentra en France qu'à la Restauration. Louis XVIII lui accorda le grade de lieutenant général. Mort en 1816.

sage du Raz de Tulinguet. Quand nous fûmes au large, une sorte de tempête s'éleva. Nous savions que les Anglais, au nombre de 22 vaisseaux, n'étaient pas éloignés, en sorte qu'il était indispensable de ranger la côte pour les éviter. Cette nécessité pensa nous être très funeste, car, le vent augmentant toujours, nous fûmes menacés dans la journée du 20 d'être jetés sur des écueils appelés les Glenans où la frégate la *Charmante* avait péri l'année d'auparavant. Enfin le temps se calma, mais, la guibre¹ de notre frégate étant brisée, nous fûmes obligés de relâcher à Paimbœuf, dans la rivière de Nantes.

Depuis cette époque jusqu'à celle du 15 juillet, nous ne fîmes plus que parcourir la côte de port en port, recevant toujours des ordres du ministre qui nous flattaient d'un départ prochain, et qui, par des réembarquements multipliés, nous faisaient véritablement faire le métier de pilotes côtiers. Enfin rendus à la Rochelle, comme à notre

1. On donnait ce nom à la charpente placée en saillie devant l'étrave du bâtiment.

dernière destination, nous reçûmes ordre d'en partir de conserve avec l'*Aigle*, frégate de 40 canons, portant du 14, commandée par M. le chevalier de la Touche¹. Nous mîmes à la voile le 15, et au bout de trois semaines de navigation longue et continuellement contrariée par des calmes, l'*Aigle* ayant à son bord beaucoup de malades et craignant de manquer d'eau, M. de la Touche prit le parti de relâcher aux Açores.

L'île Fayal est celle où il se proposait d'aller, mais le vent s'y opposa : il nous dirigea sur Tercère dont le port est si dangereux qu'il fallut se réduire à croiser devant pendant qu'on ferait de l'eau. Angra est la capitale de cette île, et la ville principale de l'archipel des Açores composé de sept ou huit îles ; c'est là que le gouverneur portugais réside, que les consuls des différentes nations se tiennent, et qu'une espèce de conseil souverain siège. Nous descendîmes à terre par un assez gros temps, et dans une

1. Louis Levassor de la Touche, connu plus tard sous le nom de Latouche-Tréville, né en 1745, capitaine de vaisseau en 1780, député aux États Généraux en 1789, reprit du service dans la marine en 1792, et parvint au grade de vice-amiral. Mort en 1804.

fort mauvaise embarcation ; nous vîmes le gouverneur, qui nous reçut avec une pompe très imprévue, une étiquette scrupuleusement observée, et une frugalité plus remarquable encore ; car il ne donne jamais un verre d'eau à personne. Nous dînâmes chez le consul français nommé Perez ; il fit un extraordinaire pour nous bien recevoir, car outre un excellent aloyau, de très bon poisson, de bon vin et de l'eau très claire, il nous donna encore à dîner sa femme, moins blanche que son eau, mais assez jolie, et sur laquelle je crois que Lauzun a pris des renseignements particuliers ; cette pauvre petite, âgée de trente-cinq ans, n'avait jamais encore dîné avec aucun étranger ; elle était d'une joie vraiment touchante, et elle exprimait tout ce qu'elle pensait en portugais, ce qui exigeait de sa part et de la nôtre une très grande activité dans les yeux. L'après-midi nous allâmes à une espèce de vide-bouteille appartenant au consul ; une petite maison fraîche était ce qu'on appelait pompeusement le château ; une petite allée de citronniers de cinquante pas de longueur

représentait le parc, et sept à huit arpents composaient le total de la terre ; le tout acheté 750 livres tournois, et pouvant valoir un jour 1752 liv. 10 sous au moyen de l'activité, de l'intelligence, des vues et des ressources du possesseur. On nous y servit du lait très frais, des fruits, et nous nous en retournâmes ensuite à la ville par un chemin presque entièrement creusé dans la montagne.

En rentrant, nous rencontrâmes le consul anglais qui, par hasard, se trouvait en même temps chargé des affaires d'Espagne, et qui, ne prenant aucune connaissance de la guerre, traitait tous les partis avec une égalité vraiment philosophique. Nous lui déclarâmes que, quoique décidés à faire le plus de mal possible à ses compatriotes, nous partagions ses sentiments noblement impartiaux. Il nous mena souper chez lui, où le porter, le thé et d'autres bonnes liqueurs furent les témoins que nous invoquâmes de notre mutuelle confiance et amitié. Le consul anglais proposa pour le lendemain une partie qui parut d'abord extraordinaire, et qu'on accepta cependant : ce fut d'aller à un couvent habité

par des nonnes d'une vertu distinguée, chargées de l'éducation d'une vingtaine de demoiselles, auxquelles elles inspiraient l'horreur du vice, sans leur prêcher pourtant une morale trop austère. Arrivés devant le parloir, M. de Lauzun, le comte de Ségur, le vicomte de Fleury¹ et moi, nous vîmes entrer majestueusement l'abbesse à cheveux gris, armée de sa crosse, et suivie de sa jeune cohorte. Les premiers compliments se passèrent en révérences, espèce de conversation d'autant plus convenable que nous n'avions qu'une interprète pour quatre Français et vingt Portugaises. Elles étaient la plupart jolies, ornées de grands yeux noirs, de jolies dents, de belles tailles, de l'apparence la plus coquette; mais le tout un peu obscurci par une nuance de teint basané, pour ne pas dire jaune. M. de Lauzun, comme brigadier, comme plus aimable, comme vêtu singulièrement, enfin peut-être comme un des plus sensibles, fut le premier auquel on plut et

1. André Arsène de Rosset, vicomte de Fleury, né en 1761, passa en Amérique peu de temps après Lafayette et se distingua à la défense du fort Mifflin et à l'attaque de Stone-Point (1779). — Aide de camp de M. de Choisy en Amérique en 1782.

qui charma ; une jeune pensionnaire nommée la signora Dona Maria Ermegilina Francisca Genoveva di Marcellos di Conniculo di Garbo lui sourit d'abord, lui jeta ensuite une rose à travers la grille, lui demanda son nom, lui présenta un coin de son mouchoir, qu'il saisit, et qu'elle tendit ensuite en l'attirant à elle ; espèce de vibration qui, après s'être fait d'abord sentir dans le poignet des deux parties, se communiqua subitement à leurs épaules, et n'eut plus à faire pour parvenir à leurs cœurs qu'un seul petit pas qui fut bientôt franchi. Dès ce moment les yeux entrèrent en exercice ; les billets doux s'ensuivirent, et quoique ces impromptus, italiens quand ils étaient expédiés par Lauzun, et portugais lorsqu'ils partaient de la main de Dona Maria, ne fussent que devinés par les intéressés, et par conséquent nullement entendus de l'abbesse, qui lisait cependant tous les deux avec un sourire favorable, l'intrigue chemina vite. Les cadeaux ne tardèrent pas ; un mutuel échange de cheveux, d'anneaux, et du portrait de Lauzun, dont une brouillerie amoureuse le rendait posses-

seur, contre un scapulaire de sa maîtresse, achevèrent de compléter son bonheur platonique.

Un aussi bon exemple fut suivi par M. de Fleury, M. de Ségur et moi. Les mêmes procédés furent observés par les maîtresses qui nous choisirent. La mienne, nommée Dona Eugenia Euphemia Athanasia Marcelina di Antonios di Mello, joignait au maintien le plus modeste l'attrait piquant d'une physionomie voluptueuse et expressive. Nous nous écrivîmes coup sur coup dans la matinée trois billets plus ardents les uns que les autres ; je composai de plus une petite chanson qui fut aussitôt cruellement travestie en prose portugaise par le consul. L'après-midi, nouvelle visite, nouvelles amours, toujours des frémissements de mouchoirs, des signes expressifs, des serments d'autant plus touchants qu'ils étaient impossibles à tenir. Le lendemain, jour indiqué pour le départ, nous allâmes prendre congé, et nous trouvâmes le parloir orné de fleurs appelées dans le pays *regrets*. Ces symboles touchants rendirent la conversation tendre ; on ne se sépara point

sans larmes. Ma maîtresse me donna son scapulaire qu'elle portait au col depuis quelques jours ; je la priai de recevoir un anneau ; elle me promit de prier pour moi, en revanche je m'engageai à ne jamais l'oublier, et je suis fidèle, comme il paraît par la longueur de mon récit.

Les Portugaises sont fort jalousées par leurs maris à Tercère comme ailleurs ; mais elles s'en dédommagent aussi comme ailleurs. Les jalousies de leurs fenêtres sont presque toujours entr'ouvertes ; elles accueillent secrètement les étrangers, et ne passent pas pour être infiniment cruelles.

Nous soupâmes le soir chez le consul anglais, et nous vîmes danser le *fandango* par un jeune sous-diacre désigné pour être évêque du pays. L'indolence, la superstition et la hauteur portugaise empêchent Tercère et les autres îles de cet archipel de faire un commerce utile et vivant avec les autres nations. Il se borne à un échange de farine avec du vin de Madère, et quelques autres marchandises tirées de la métropole pour fournir à l'habillement des Portugais. La

cour souveraine est présidée dans les cas un peu importants par le gouverneur. Les parties peuvent néanmoins appeler de ces jugements à la cour de Lisbonne. Il y a à Angra un détachement de l'Inquisition; le commissaire qui y réside fait de temps en temps des exemples assez sévères; il ne se permet cependant pas l'auto-da-fé, mais l'emprisonnement, le bannissement, l'exil, le tout dûment suivi de confiscations de biens, sont ses divertissements ordinaires, au moyen de quoi l'ignorance, le despotisme, la jalousie et le libertinage le plus effréné se soutiennent et prospèrent à Angra plus qu'en aucun autre lieu du monde.

Le port de cette ville ne peut pas être très fréquenté, parce que le fond en est mauvais; il n'est défendu que par un ouvrage à moitié ruiné que les Français construisirent, lorsque *par intérim* ils furent maîtres de ce lieu. On compte dans la ville et dans l'île environ 15000 habitants, dont près de 700 religieux ou religieuses.

Nous repartîmes de Tercère le 5 août, et nous continuâmes à être fort contrariés par

les calmes. A force de patience nous approchions cependant de notre destination, et nous n'étions plus à peu près qu'à 200 lieues des côtes de l'Amérique septentrionale, lorsqu'à minuit nous nous trouvâmes bord à bord d'un vaisseau anglais de 74; on sait que c'était l'*Hector*¹, pris au combat de M. de Grasse, que la *Gloire* se battit seule contre lui pendant trois quarts d'heure, que l'*Aigle* la joignit ensuite; que le combat dura jusqu'au jour; que le vaisseau anglais était tellement désarmé qu'il ne manœuvrait plus; et que nous nous occupions des moyens de l'aborder, lorsqu'à la découverte de plusieurs voiles au vent le souvenir de notre destination força M. de la Touche à continuer sa route. Les deux frégates étaient assez maltraitées dans leurs voiles et agrès; elles avaient perdu 12 ou 15 tués, et une vingtaine de blessés. On assure que l'*Hector* était tellement avarié qu'il a depuis sancé²

1. Le récit dramatique du combat des frégates la *Gloire* et l'*Aigle* contre l'*Hector* se trouve tout au long dans les *Mémoires* du comte de Ségur.

2. *Sancir*, terme de marine aujourd'hui peu usité, se dit d'un navire qui coule à fond en plongeant par l'avant.

sous voiles à 300 lieues de la côte, c'est-à-dire péri corps et biens.

Les frégates n'avaient pas assez souffert pour perdre considérablement de leur marche, mais les vents nous contrarièrent encore quelque temps. Enfin, le 12, de très bon matin, nous reconnûmes l'entrée de la Delaware, et nous nous préparions à mouiller entre les caps May et James, lorsqu'une brise contraire s'y opposa : l'amarinage un peu long d'un petit brick anglais qui par mégarde vint se jeter dans nos mains consumma le reste de la journée. M. de la Touche se vit forcé de mouiller le long de la côte; il envoya un canot à terre chercher des pilotes pour entrer dans la Delaware; mais le vent brisa le canot à la côte; plusieurs matelots se noyèrent, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'officier s'échappa. Le lendemain à la pointe du jour, une flottille anglaise composée d'un vaisseau de 64, d'un de 50, de 2 frégates et de 2 autres bâtiments légers parut à deux portées de canon, et au vent. Elle était commandée par le commodore Elphin-

stone¹; le prince Williams² était embarqué sur son vaisseau.

L'apparition d'une aussi nombreuse compagnie força M. de la Touche à appareiller au plus vite avec la *Gloire*, et à se précipiter sans délai dans la Delaware, quoique sans pilote. La navigation y est fort dangereuse. Nous prîmes le mauvais chenal. L'*Aigle* toucha deux fois. La route que nous tenions parut si dangereuse aux ennemis eux-mêmes qu'ils prirent le parti de mouiller à deux grandes portées de canon de nous. M. de la Touche en fit autant. Il nous arriva des pilotes. Il se tint un conseil de guerre à bord de l'*Aigle*, dans lequel, attendu l'extrême danger de la position, M. le baron de Vioménil³ prit le parti d'ordonner à tous les

1. Georges Keith Elphinstone, plus tard lord Keith, né en 1742, marin anglais, parvint au grade d'amiral et commanda les flottes anglaises au temps des guerres de la République et de l'Empire. Mort en 1823.

2. Le prince Guillaume, troisième fils du roi Georges III, né en 1765, servait alors dans la marine en qualité de *midshipman*. Il porta plus tard le titre de duc de Clarence et monta sur le trône d'Angleterre en 1830 sous le nom de Guillaume IV. Mort en 1837.

3. Antoine-Charles, baron de Vioménil, né en 1723, lieutenant-général, commanda en second sous Rochambeau en Amérique.

officiers passagers sur les deux frégates de s'embarquer sur-le-champ dans des canots et de le suivre à terre; il ordonna en même temps d'employer les chaloupes à envoyer à terre les 2500000 livres dont les frégates étaient chargées. Le premier de ces ordres fut exécuté sans délai, et nous arrivâmes sur la côte d'Amérique le 13, environ à six heures du soir, sans valets, sans chemises, et avec l'équipage du monde le plus leste. Nous nous arrêtâmes d'abord chez un gentleman nommé Mandlaw qui nous donna à manger. Après quoi, M. de Vioménil, qui se décida à passer la nuit dans ce lieu, envoya les jeunes gens dans le pays, les uns pour faire rassembler quelques milices, les autres pour trouver des chariots afin de faire transporter le lendemain l'argent que devaient apporter les chaloupes pendant la nuit. Nous partîmes, le comte de Ségur, Lameth et moi, pour remplir cet objet, et nous fîmes pendant la nuit environ

En 1792, il fut blessé en défendant le Roi à l'attaque des Tuileries le 10 Août, et mourut peu après des suites de sa blessure. Il avait un frère qui fut maréchal de France sous la Restauration.

12 milles à pied pour arriver à une espèce d'auberge assez mal pourvue, nommée *Outh's Tavern*. Je trouvai le moyen d'y rassembler trois chariots attelés de quatre chevaux, et le lendemain à quatre heures du matin je grimpai sur un cheval qu'on me donnait à l'essai pour amener mon convoi d'équipages au général. Je n'étais plus qu'à une lieue du bord de la mer, lorsque je rencontrai M. de Lauzun, qui me dit que l'argent était arrivé à trois heures du matin, et qu'on en avait déjà déposé sur la plage environ la moitié, lorsque deux chaloupes armées et qu'on soupçonnait pleines de réfugiés avaient paru; qu'elles s'étaient avancées avec résolution vers le lieu où les bâtiments chargés de nos richesses étaient mouillés; que M. de Vioménil n'ayant avec lui que trois ou quatre fusiliers ne s'était pas avec raison cru en état de défense, qu'il avait fait jeter à la mer environ 1 200 000 livres qu'on n'avait pas eu le temps de débarquer, et que ce général, muni du reste du trésor, l'avait placé d'abord sur quelques chevaux, ensuite sur un chariot, et se sauvait avec vers Dou-

vres, où lui Lauzun allait le devancer.

Cette information m'engagea à changer de route. Je résolus d'aller avertir mes compagnons de ce qui se passait; je payai les conducteurs de chariot, et je commençais à galoper du côté de ma couchée, lorsque des cris que j'entendis à côté de moi dans le bois fixèrent mon attention. J'arrêtai, et je vis des matelots et deux ou trois valets, qui se croyant poursuivis par l'ennemi fuyaient à pied de leur mieux. Ils s'étaient crus coupés en m'entendant galoper devant eux; je les rassurai et j'appris d'eux que M. le marquis de Laval¹, M. de Langeron², Boson³ et quelques autres menaient aussi dans le même bois une vie errante et inquiète. Je quittai ces effarouchés en croyant aper-

1. Anne Alexandre Marie Sulpice de Montmorency, marquis, puis duc de Laval, né en 1747, maréchal de camp en 1783, émigra à la Révolution, devint lieutenant général et pair de France en 1814. — Mort en 1817.

2. Andrault, comte de Langeron, né à Paris en 1763, émigra en 1790, passa au service de Russie où il resta jusqu'à la fin de ses jours. Il obtint dans l'armée russe les grades les plus élevés et les commandements les plus importants. Mort en 1831.

3. Boson de Talleyrand-Périgord, frère du prince de Talleyrand, né en 1764, lieutenant général et gouverneur de Saint-Germain en Laye sous la Restauration.

cevoir un chariot que je pouvais imaginer être celui du baron de Vioménil. On m'avait tant dit que les chevaux américains étaient tous bons, qu'ils sautaient à merveille, que je me confiais entièrement au mien, qui par distraction fit une panache très complète. Je m'écorchai un peu le nez, je me trouvai plus étourdi que de coutume, et cependant comme il fallait prendre un parti, je remontai à cheval, et je rejoignis mes compagnons, auxquels j'appris la suite de nos aventures : ils se décidèrent aussitôt à gagner Douvres qui paraissait le rendez-vous.

Nous partîmes donc pour nous rendre en cette ville éloignée de 17 milles. J'avais pour tout équipage un portefeuille assez gros qui m'incommodait beaucoup à porter, et je maudissais fort son volume, lorsque je rencontrai un matelot de la *Gloire*, qui, effrayé ainsi que les autres, s'était enfui; il mourait de faim, et comme le besoin rend tendre, il se jeta à mes genoux ou plutôt à ceux de mon cheval pour me demander d'avoir soin de lui. Je l'accueillis en très bon prince; je lui donnai d'abord à manger, puis, consi-

dérant que j'étais absolument dénué de serviteur, je jugeai convenable de faire de ce malotru, complètement goudronné, le compagnon intime de mes infortunes. En conséquence, je louai un cheval pour mon écuyer sur lequel il s'amarra de son mieux, je lui confiai mon portefeuille, et je commençai déjà à me prévaloir vis-à-vis de mes camarades de l'avantage que mon nouveau confident me donnait sur eux, tant l'amour-propre est naturel à l'homme.

Nous étions à moitié chemin de Douvres lorsque nous rencontrâmes un aide de camp de M. de Vioménil. Nous apprîmes de lui que les ennemis et la marée s'étant retirés en même temps, le général avait jugé possible d'essayer à repêcher les barriques qu'on avait jetées à la mer, et qu'il était retourné sur le lieu du débarquement pour présider à ce travail. L'aide de camp ajouta que M. de Vioménil nous chargeait de conduire à Douvres le premier convoi d'argent qu'il abandonnait à nos soins. Ce convoi nous joignit quelques moments après. Il était d'environ 1 500 000 francs. Nous le fîmes

répartir sur trois chariots expédiés par M. de Lauzun et nous arrivâmes ainsi fort doucement, mais fort sûrement, à Douvres, où le général ne nous joignit qu'à onze heures du soir; il était parvenu à sauver les restes de nos millions.

Nous séjournâmes ce jour-là à Douvres, qui est une petite ville assez jolie, et qui compte environ 1500 habitants. J'y fis mon entrée dans la société anglo-américaine sous les auspices de M. de Lauzun. Je ne savais encore dire que quelques mots anglais; mais je savais fort bien prendre du thé excellent avec de meilleure crème; je savais dire à une demoiselle qu'elle était *pretty*, et à un gentleman qu'il était *sensible*, ce qui signifie à la fois bon, honnête, aimable, etc., au moyen de quoi j'avais les éléments nécessaires pour réussir.

Nous ne savions encore ce qu'il était advenu de nos frégates, leur sort nous inquiétait, en sorte que je résolus d'aller en reconnaissance sur le bord de la mer avec ma lunette. En arrivant sur une espèce de morne, j'eus la douleur de voir l'*Aigle* rasée

comme un ponton, échouée sur un banc, et encore entourée d'embarcations anglaises qui étaient venues pour l'amariner et la piller; la *Gloire*, plus heureuse et plus légère, avait touché et s'était échappée. Je la revis trois jours après à Philadelphie où M. de Vioménil me dépêcha pour porter des lettres à M. de la Luzerne¹, et avertir sur la route les commandants des milices provinciales de fournir des détachements pour l'escorte et la sûreté du convoi d'argent.

Je marchai assez vivement pendant deux jours pour me rendre à Philadelphie. Il faisait fort chaud, mais la beauté du chemin, l'agrément du pays que je parcourais, la majesté imposante des forêts que je traversais, l'air d'abondance répandu de toutes parts, l'hospitalité des habitants, la blancheur et la gentillesse presque générale des femmes, tout contribuait à me dédommager par des sensations délicieuses des fatigues que j'éprouvais en trottant incessamment

1. Anne-César, chevalier de la Luzerne, militaire et diplomate, envoyé extraordinaire en Bavière (1776) et aux États-Unis (1778), ambassadeur à Londres en 1788. Mort dans cette ville en 1791.

sur un mauvais cheval. Enfin j'arrivai à Philadelphie, cette capitale célèbre d'un pays tout nouveau.

Philadelphie, ou la ville des Frères, est située sur la rive Est de la Delaware, à 5 milles au-dessus du confluent de cette rivière avec celle de Schuylkill; elle est la capitale de la Pensylvanie, province qui renferme 300 000 habitants, dont un quart d'Allemands. La population de Philadelphie est évaluée à 30 000 âmes, sans compter les nègres, qui sont peu nombreux, et presque tous libres.

Penn, fils de l'amiral de ce nom et qui mourut ensuite à Londres, retenu en prison pour dettes, Penn fonda Philadelphie à la fin du siècle dernier. Il avait formé un plan régulier qu'il prétendait calqué d'après celui de la fameuse Babylone. Par son projet, la ville devait s'étendre 1 mille parallèlement à la Delaware, 2 milles perpendiculairement au cours de ce fleuve, ce qui faisait de Philadelphie un parallélogramme régulier divisé en rectangles égaux. Cinq grandes places, dont une plus vaste

au centre, et un large quai, élevé le long du fleuve, devaient rendre en même temps cette ville commode et magnifique; mais ce beau plan ne fut pas mis à exécution. Chaque négociant, occupé de sa commodité, a construit une espèce de quai à la porte de son magasin, y met ses vaisseaux à l'abri lors de la débâcle des glaces, et cet assemblage de quais irréguliers forme au niveau de la rivière une espèce de rue malsaine, humide, appelée Waler-Street. Quoi qu'il en soit de ce défaut, la ville de Philadelphie est vaste, ses rues sont tirées au cordeau; elles ont 60 pieds de large, et l'on y a ménagé des trottoirs pour les gens de pied. On n'y voit aucune promenade, ni jardins publics. L'hôpital, la maison de ville, la prison et quelques églises sont les seuls édifices remarquables.

L'église du Christ est une des plus belles : elle n'est cependant décorée ni par des tableaux, ni par des dorures, mais seulement par quelques colonnes, un jeu d'orgues et un grand rideau de velours qui couvre l'autel. On compte à Philadelphie des pres-

bytériens, des anabaptistes, des méthodistes, des sectaires de la nouvelle lumière, des quakers, des catholiques. Chacun y vit avec une grande liberté de religion et du meilleur accord possible.

La maison d'État où s'assemblent le Congrès et le Conseil de Pensylvanie renferme aussi des salles où la justice se rend. C'est un bâtiment écrasé par une grosse tour, massive, carrée et peu solide.

La salle du Congrès est au rez-de-chaussée, elle est vaste et sans autres ornements qu'une mauvaise gravure de Montgomery¹, une de Washington, et la déclaration de l'indépendance. On y voit de plus treize tables, revêtues chacune d'un tapis vert; un des principaux représentants de chacun des treize États unis siège dans l'assemblée vis-à-vis d'une de ces tables. Le président du Congrès est placé au milieu de la salle sur une espèce de trône, le greffier est au-dessous de lui. Chaque membre de l'assemblée a le droit de discuter, d'exposer son

1. Richard Montgomery, né en 1737, général américain, tué en 1775 au siège de Québec.

avis verbalement ou par écrit, et la pluralité des voix l'emporte, car le président n'a que sa voix de même que tout autre membre. Dans une aile contiguë à la salle du Congrès se trouve un logement destiné à recevoir les ambassadeurs sauvages. Le bureau de la guerre est aussi placé dans le même corps de bâtiment, ainsi qu'une grande salle où l'on renferme avec soin et avec ordre les drapeaux et autres trophées pris sur l'ennemi. Derrière le Staten-House on remarque la prison, qui est le seul édifice où l'on trouve un peu d'architecture.

Philadelphie, située dans l'extrémité d'une plaine riante et fertile, a fort peu d'apparence de loin, à cause du peu d'élévation de ses maisons. Cette ville est entièrement ouverte du côté de la terre. Le Schuylkill, qui la couvre d'un côté, est guéable en plusieurs endroits, et n'arrêterait par conséquent pas l'ennemi.

Les Anglais s'étaient mal fortifiés pendant l'hiver de 1778. Une longue chaîne de redoutes isolées formait leur ligne du côté du Nord, et à l'Ouest où vers le Schuylkill

leur flanc était absolument sans défense; il est vrai qu'ils comptaient avec raison sur la supériorité de leurs troupes.

Philadelphie est moins accessible du côté de la Delaware. La navigation de ce fleuve est dangereuse pour les gros vaisseaux, et elle se termine à Philadelphie pour les vaisseaux de 50 canons. Les sloops et autres bâtiments de guerre légers peuvent seuls remonter à 10 lieues au-dessus, c'est-à-dire jusqu'à Trenton, où une espèce de cascade assez rapide arrête le cours de la marée.

La Delaware serait aisée à défendre en construisant des forts dans plusieurs petites îles qui s'élèvent au milieu de ce fleuve. Le mauvais fort de Mude-Island, que protégeaient des chevaux de frise dont le canal était obstrué, suffit en 1777 pour arrêter pendant six semaines l'escadre de l'amiral Howe. Deux des vaisseaux de cette escadre, l'*Augusto* et le *Merlin*, sautèrent le 22 octobre sous le feu du fort de Mude-Island.

Le fort de Red-Bank, sur la côte Est de la province de Jersey, que la Delaware sépare de la Pensylvanie, remplit le même

objet que celui de Mude-Island. Ils furent l'un et l'autre évacués par les Américains, le 16 novembre, et démolis par les Anglais.

On trouve à 4 milles au-dessous de Philadelphie une pointe appelée Gloucester, qui offre encore une position avantageuse pour la défense de Philadelphie, mais on n'y a jamais établi qu'une mauvaise batterie.

Il résulte de ces observations qu'un officier intelligent et instruit m'a mis à même de faire sur les lieux, que si l'on fortifie Mude-Island et les autres points ci-dessus indiqués, il deviendra impossible d'attaquer Philadelphie par le fleuve; mais en descendant sur la plage basse de Chester, à 15 milles de la ville, on ne trouverait d'autre obstacle pour y marcher que le Schuylkill, qui est guéable en deux endroits, que l'on pourrait à la vérité défendre par quelques redoutes.

Je trouvai à Philadelphie en y arrivant un plénipotentiaire charmant, nommé M. le chevalier de la Luzerne; il me donna un logement chez lui, poussa la magnificence à

mon égard jusqu'à me prêter une chemise, chose dont je manquais depuis six jours; une excellente chère et des manières très aimables achevèrent de me faire oublier mes fatigues. Je commençai dès le soir même à aller dans le monde. Je revis avec plaisir la frégate la *Gloire*, et tous ses habitants; je rentrai en possession de mes gens et de mes effets que j'avais regardés longtemps comme perdus. Enfin, cette journée fut une des plus agréables de ma vie.

M. de la Luzerne me mena prendre le thé chez Mme Morris, femme du contrôleur général des États-Unis. Sa maison est simple, mais régulière et propre; les portes et les tables d'un bois d'acajou superbe et bien tenu, les serrures et les chenets de cuivre d'une propreté charmante, les tasses rangées avec symétrie; la maîtresse de la maison d'assez bonne mine et très blanchement atournée : tout me parut charmant. Je pris du thé excellent, et j'en prendrais, je crois, encore, si l'ambassadeur ne m'avait pas averti charitablement, à la douzième tasse, qu'il fallait mettre ma cuiller en travers

sur ma tasse quand je voudrais que cette espèce de question d'eau chaude prît fin, attendu, me dit-il, qu'il serait presque aussi malhonnête de refuser une tasse de thé quand on vous la propose, qu'il serait indiscret au maître de la maison de vous en proposer de nouveau, quand la cérémonie de la cuiller a marqué sur cela quelles sont vos intentions.

M. Morris¹ est un gros homme qui passe pour avoir beaucoup d'honnêteté et d'intelligence. Il est au moins certain qu'il a beaucoup de crédit, et qu'il a eu l'adresse, en paraissant se mettre en avance souvent de ses propres fonds pour le service de la République, de faire la plus grande fortune et de gagner plusieurs millions depuis la Révolution. M. Morris paraît avoir beaucoup de sens. Il parle bien, autant que j'ai pu en juger, et sa grosse tête semble, comme celle de M. Guillaume, tout aussi bien faite qu'une autre pour gouverner un empire.

M. Lincoln, ministre de la guerre, est

1. Robert Morris, né en 1734, mort en 1806, fut surintendant des finances de 1781 à 1784.

aussi fort bien nourri; il a fait preuve de courage, d'activité et de zèle dans plusieurs occasions de la guerre, et particulièrement au siège d'York-Town. Son détail n'est pas immense, et tous les points importants sont décidés par le Congrès. Cependant M. Lincoln passe pour être peu expéditif en fait d'écritures, et il m'a paru qu'on avait déjà songé à lui donner un successeur.

M. Livingston¹, ministre des affaires étrangères, est aussi maigre que les deux personnages ci-dessus sont étoffés : il a trente-cinq ans, sa figure est fine, et on lui accorde en général beaucoup d'esprit. Son département sera plus étendu et plus intéressant au moment de la paix où les États-Unis prendront dans le monde une consistance; mais comme toutes les décisions politiques importantes émaneront toujours du Congrès, le ministre des affaires étrangères demeurera, ainsi que ses confrères, un agent secondaire, une espèce de premier commis.

1. Robert Livingston, né en 1745, ministre des affaires étrangères des États-Unis, puis chancelier de l'État de New-York, fut ambassadeur en France en 1801. Mort en 1813.

Le président du Congrès change tous les ans; celui de cette année paraît un homme sage, mais peu lumineux. En tout, l'avis unanime des gens dont l'esprit et les connaissances sont faits pour inspirer de la confiance, est que le Congrès est composé de personnes fort ordinaires, et la raison qu'ils en donnent se réduit, ce me semble, à deux points :

1° Que dans les commencements de la révolution il était simple que les têtes les plus vives, les caractères les plus vigoureux et les gens les plus éloquents eussent été députés à l'assemblée générale, qu'ils y eussent primé et fait prévaloir leurs avis par la supériorité de leurs lumières, ce qui semblait avoir mis une sorte d'entrave à la liberté des voix dans le Congrès;

2° Que ces gens de mérite ont trouvé le moyen de se faire confier les places, les gouvernements et les postes les plus importants, et ont ainsi déserté le Congrès.

Depuis ce temps il semble que les assemblées particulières des différents États se soient occupées d'éviter de députer au Con-

grès les gens les plus distingués par leurs talents : elles préfèrent le bon sens et la sagesse, qui en effet valent, je crois, mieux au bout de l'année.

Un des hommes qui m'a paru avoir le plus d'esprit et de nerf parmi ceux que j'ai rencontrés à Philadelphie est un M. Morris¹, surnommé Governor, je ne sais trop pourquoi. Il est instruit, parle assez bon français, est tranchant et généralement aimé. Je crois cependant que sa supériorité, qu'il n'a pas cachée avec assez de soin, l'empêchera d'occuper jamais de place importante.

Les dames de Philadelphie, quoique assez magnifiques dans leur habillement, ne sont pas généralement mises avec beaucoup de goût; elles ont dans leurs coiffures et dans leurs têtes moins de légèreté et d'agrément que nos Françaises; quoique assez bien faites, elles manquent de grâce, et font assez mal la révérence; elles n'excellent pas non plus dans la danse; mais en revanche elles savent

1. Gouverneur Morris (Gouverneur était son prénom), homme d'État américain, né en 1752, fut ministre plénipotentiaire en France de 1791 à 1794. Mort en 1816.

bien faire le thé. Elles élèvent leurs enfants avec soin, elles se piquent d'une fidélité scrupuleuse pour leurs maris, et plusieurs ont beaucoup d'esprit naturel. Tel est du moins le portrait qu'on s'est plu à m'en faire, et que mes remarques, pendant mon très petit séjour à Philadelphie, m'ont paru confirmer.

Telles sont en abrégé mes observations sur la ville des Frères. L'esprit qui y règne, entièrement républicain, devrait, ce me semble, entretenir parmi les habitants la plus parfaite égalité; cependant la vanité et l'amour-propre, passions si naturelles à l'esprit humain, commencent déjà à s'y faire sentir, et quoique le mot de noblesse et de distinction quelconque en soit banni, les habitants qui peuvent dater leur séjour à Philadelphie du moment de sa fondation s'arrogent déjà quelques privilèges, et cette prétention est même plus marquée parmi ceux qui joignent de grandes richesses à ce grand avantage.

M. le chevalier de la Luzerne tient à Philadelphie un état magnifique; il est aimé et estimé généralement; sa douceur, sa sagesse

et jusqu'à son abord, qui est un peu froid, le rendent extrêmement propre à traiter avec un peuple naturellement flegmatique, irrésolu, et très avide d'argent. M. de Marbois¹, qui est depuis peu consul et conseiller d'ambassade de M. de la Luzerne, est originaire de Metz; il paraît fin et très propre aux affaires; il a un maintien fort réservé et semble avoir des idées fort justes sur le gouvernement, le caractère, les intérêts et la manière de traiter avec les Américains.

Je me plaisais beaucoup à Philadelphie, mais mon devoir m'appelait ailleurs; au moyen de quoi, dès que j'eus acheté d'assez bons chevaux, je demandai à M. le baron de Vioménil la permission d'aller rejoindre l'armée, qui était alors campée à Crampon², c'est-à-dire à deux jours de marche par delà la rivière d'Hudson.

1. François, marquis de Barbé-Marbois, né en 1745, chargé de plusieurs postes diplomatiques au début de la Révolution, membre et président du conseil des Anciens sous le Directoire, déporté à Sinnamary après le 18 Fructidor, ministre du Trésor et président de la Cour des Comptes sous l'Empire, pair de France et de nouveau président de la Cour des comptes sous la Restauration, mort en 1834.

2. Le véritable nom de cette localité est Crompond.

Je partis en conséquence avec le projet de faire le plus lestement possible les cent vingt milles qui me séparaient de l'armée. J'avais à parcourir un pays superbe et un chemin très commode. J'étais seul avec deux valets, en sorte que rien ne m'empêchait de me livrer à mes réflexions. Je considérais avec plaisir ce peuple et ce pays naissants; j'étais de temps en temps arrêté par des points de vue imposants; je traversais des forêts immenses dont les productions nerveuses attestaient la fertilité du sol, et je rencontrais de deux en deux lieues des villages bien bâtis, où l'on ne voyait aucunes traces d'indigence. Les habitants bien vêtus, grands, forts et déjà fiers de leur liberté recouvrée, achevaient de me décider en faveur d'un pays qu'ils semblaient chérir si parfaitement eux-mêmes, et la vue d'un grand nombre de jolis visages de femmes ne me paraissait rien gâter à cet ensemble. Telles étaient les douces pensées et les charmants objets qui m'occupaient tout en voyageant. Je m'arrêtais pour dîner et pour coucher, et partout j'étais reçu avec la plus parfaite hospitalité. J'aimais à causer

avec les maîtres de la maison, et ils étaient assez bons pour ne pas se moquer de la manière dont je parlais leur langue; nous dînions ensemble sans cérémonie, et sans que le mari s'en formalisât, j'embrassais l'hôtesse quand elle était jolie. Ces petites caresses et la complaisance dont j'usais toujours pour parler politique et papiers publics avec mes hôtes, me valaient ordinairement la meilleure chambre de la maison; j'obtenais aussi, ce qui est encore rare, d'avoir à mon lit des draps qui n'eussent encore servi à aucun *gentleman*, et je marquais tant d'aversion pour coucher en compagnie, à moins que ce ne fût avec l'hôtesse, qu'on m'accordait encore de n'être point réveillé pendant la nuit par quelque survenant inconnu. Toutes ces petites préférences dont on n'a pas d'idée en France, sont de grandes faveurs en Amérique, où la propreté n'est pas aussi bien établie que la franchise. D'après cet abrégé succinct de la manière dont s'écoulaient mes journées, j'espère que les gens même qui veulent bien s'intéresser à moi ne se permettront pas d'inquiétudes sur mon sort pendant les quatre

jours que je mis à me rendre sur les bords de la rivière d'Hudson en passant par Bristol, Trenton, Prince-Town, Sommerset, Morris-Town, Premp-ton, et quelques autres villes, car tout se nomme ville en Amérique.

Je passai la rivière d'Hudson ou la rivière du Nord à Kings-Ferry, par un assez gros vent, et quoique la barque qu'on m'avait donnée pour mes chevaux et pour moi eût beaucoup de réputation, comme elle faisait infiniment d'eau, je fus charmé au moment où je la quittai. Cette rivière majestueuse et superbe, peut avoir 600 toises en cet endroit; son lit est encaissé entre de hautes montagnes, qui, par la variété de leurs formes, présentent des points de vue sauvages, mais imposants. Les vaisseaux de 74 peuvent remonter ce fleuve jusqu'à Stoney-Point près Kings-Ferry, où il y a des bas-fonds qui ne permettent de naviguer qu'aux vaisseaux de 64. Les bâtiments de cette dernière force peuvent avec de bons pilotes remonter l'Hudson jusqu'à 10 milles d'Albany dans un lieu nommé Redcock, où l'on trouve une barre qui arrête même les frégates. Les sloops seuls passent

cette barre et remontent encore une vingtaine de milles plus haut. L'Hudson prend sa source à l'ouest du lac George, et se jette dans la mer à New-York.

Je trouvai en débarquant l'armée américaine campée dans un lieu nommé Verplink's Point; elle était alors composée d'environ six mille hommes, qui, pour la première fois de la guerre, étaient bien habillés, bien armés, bien tenus et campés sous des tentes d'une forme régulière. J'en parcourus tout le front avec plaisir, étonnement et admiration. Tous les soldats me parurent beaux, robustes et bien choisis; les sentinelles bien tenues, extrêmement attentives et bien placées sous les armes, contrastaient si complètement avec l'idée informe que je m'étais faite de ces troupes que j'eus besoin de me redire plusieurs fois à moi-même que je voyais cette armée qui, naguères, n'avait d'autre uniforme qu'un bonnet sur lequel était écrit *Liberté*.

J'aperçus sur une éminence qui faisait face au camp, un assemblage de tentes que je jugeai facilement devoir être le camp du général Washington. Malgré l'impatience si

naturelle que j'avais de voir cet homme fameux, comme je ne connaissais personne qui pût me présenter à lui, je me contentai de m'approcher le plus près possible de son établissement, afin de l'apercevoir en cas qu'il sortît, et je continuai ma route pour me rendre au camp de l'armée française, éloigné de 14 milles, c'est-à-dire de près de 5 lieues. J'arrivai à Crampon à quatre heures après midi, et je trouvai les généraux à table. Je fus reçu le lendemain dans le brillant poste de colonel en second, et comme il n'y avait rien à faire, je me trouvai bientôt aussi savant et aussi avancé que tous les guerriers d'York¹.

Je pressai M. de Rochambeau, qui me reçut avec bonté, d'avoir celle de me faire faire connaissance avec M. Washington; il me le promit, et le surlendemain de mon arrivée, il se rendit avec moi pour dîner chez cet homme fameux. Je lui remis une lettre de mon père, et après un léger *shake the hand*, il voulut bien me dire mille choses flatteuses et polies; voici son portrait que j'ai composé d'après

1. Les guerriers qui avaient assiégé et pris York-Town en 1781

ce que j'ai pu en voir par moi-même, et par ce que les conversations que j'ai eues sur son compte m'ont appris.

Le général est âgé d'environ 49 ans, il est grand, noblement fait, très bien proportionné ; sa figure est beaucoup plus agréable que ses portraits ne le représentent ; il était encore très beau il y a trois ans, et quoique les gens qui ne l'ont pas quitté depuis cette époque disent qu'il leur paraît fort vieilli, il est incontestable que ce général est encore frais et agile comme un jeune homme.

Sa physionomie est douce et ouverte, son abord est froid, quoique poli, son œil pensif semble plus attentif qu'étincelant ; mais son regard est doux, noble et assuré ; il conserve dans la conduite privée cette décence polie et attentive qui satisfait tout le monde, et cette dignité réservée qui n'offense pas ; il est ennemi de l'ostentation et de la vaine gloire ; son caractère est toujours égal, il n'a jamais témoigné la moindre humeur ; modeste jusqu'à l'humilité, il semble ne pas s'estimer ce qu'il vaut ; il reçoit de bonne grâce les hommages qu'on lui rend, mais il

les évite plus qu'il ne les cherche. Sa société est agréable et douce; toujours sérieux, jamais distrait; toujours simple, toujours libre et affable, sans être familier. Le respect qu'il inspire ne devient jamais pénible; il parle peu en général, et d'un ton de voix fort bas, mais il est si attentif à ce qu'on lui dit, que, persuadé qu'il vous a compris, on le dispenserait presque de répondre. Cette conduite lui a été bien utile en diverses circonstances; personne n'a eu plus besoin que lui d'user de circonspection et de bien peser ses paroles. Il joint à une tranquillité d'âme inaltérable un jugement exquis, et on ne peut guère lui reprocher qu'un peu de lenteur à se déterminer, et même à agir quand il a pris son parti. Son courage est calme et brillant; mais, pour apprécier d'une manière sûre l'étendue de ses talents et lui accorder le nom de grand homme de guerre, je crois qu'il faudrait l'avoir vu à la tête d'une plus grande armée, avec plus de moyens, et vis-à-vis d'un ennemi moins supérieur. On peut au moins lui donner le titre d'excellent patriote, d'homme sage et vertueux, et on est bien

tenté de lui accorder toutes les qualités, même celles que les circonstances ne lui ont pas permis de développer.

M. Washington a fait ses premières armes contre les Français, dans la guerre du Canada ; il n'eut aucune occasion de se signaler, et après la défaite de Braddock¹, la guerre ayant passé sur le fleuve Saint-Laurent, les milices virginiennees dont il était colonel ayant été renvoyées, il ne fut plus lui-même employé, et se retira dans sa campagne où il vécut en philosophe. Ses terres étaient éloignées du siège du gouvernement anglais, foyer de l'insurrection, et son caractère sage l'éloignait encore davantage de se mêler de ces mouvements ; aussi n'eut-il que très peu de part aux premiers troubles. Au moment que les hostilités commencèrent avec la mère patrie, on songea à se pourvoir d'un chef qui joignît beaucoup de sagesse à l'avantage d'avoir déjà fait la guerre ; toutes les vues se tournèrent vers Washington, et il fut un-

1. Edward Braddock, général anglais, éprouva un sanglant échec en 1755 à l'attaque du fort Duquesne sur les bords de l'Ohio. Il mourut des blessures qu'il reçut à ce combat. Washington était son aide-de-camp.

niment appelé au commandement de l'armée. La suite des événements a justifié ce choix; jamais homme ne fut plus propre à conduire des Américains, et n'a mis dans sa conduite plus de suite, de sagesse, de constance et de raison.

M. Washington ne reçoit aucuns appointements comme général, il les a refusés comme n'en ayant pas besoin : les frais de sa table sont seulement faits aux dépens de l'État. Il a tous les jours une trentaine de personnes à dîner, fait une fort bonne chère militaire, et est fort attentif pour tous les officiers qu'il admet à sa table. C'est en général le moment de la journée où il est le plus gai. Au dessert, il fait une consommation énorme de noix, et, lorsque la conversation l'amuse, il en mange pendant deux heures, en portant, conformément à l'usage anglais et américain, plusieurs santés : c'est ce qu'on appelle *toaster*. On commence toujours par boire aux États-Unis de l'Amérique, ensuite au roi de France, à la reine, au succès des armes de l'armée combinée; puis on donne quelquefois ce qu'on appelle

un sentiment, par exemple : « A nos succès sur les ennemis et sur les Belles ! A nos avantages en guerre et en amour ! » J'ai *toasté* plusieurs fois aussi avec le général Washington ; dans une, entre autres, je lui proposai de boire au marquis de Lafayette qu'il regarde comme son enfant. Il accepta avec un sourire de bienveillance, et eut la politesse de me proposer en revanche la santé de mon père et de ma femme.

M. Washington m'a paru avoir un maintien parfait avec les officiers de son armée ; il les traite très poliment, mais ils sont bien loin de se familiariser avec lui ; ils ont tous, au contraire, vis-à-vis de ce général, l'air du respect, de la confiance et de l'admiration.

Le général Gates¹, fameux par la prise de Burgoyne et par ses revers à Cambden, commandait cette année une des ailes de l'armée américaine. Je l'ai vu chez M. Washington, avec lequel il a été brouillé, et je me suis trouvé à leur première entrevue depuis leurs querelles qui demanderaient un

1. Horace Gates, général américain, vainqueur du général Burgoyne à Saratoga, mort en 1806.

détail trop long pour l'insérer ici. Cette entrevue excitait la curiosité des deux armées. Elle s'est passée avec la décence la plus convenable de part et d'autre, M. Washington traitant M. Gates avec une politesse qui avait l'air franc et aisé, et celui-ci répondant avec la nuance de respect qui convient vis-à-vis de son général, mais en même temps avec une assurance, un ton noble et un air de modération qui m'ont convaincu que M. Gates était digne des succès qu'il a obtenus à Saratoga, et que ses malheurs n'ont fait que le rendre plus estimable par le courage avec lequel il les a supportés. Il me semble que c'est là le jugement que les gens capables et désintéressés portent sur M. Gates. Washington se serait fait un honneur infini, si, lorsque après l'affaire de Cambden le Congrès le laissa le maître de donner un successeur, au lieu de nommer M. Green¹, il eût demandé que Gates fût continué dans le commandement de son armée, et mis à

1. Nathaniel Green, général américain, né en 1741, vainqueur des Anglais à Entaw-Springs en 1781, mort en 1806.

même de réparer ses malheurs; mais il faut toujours qu'un grand homme tienne par quelque coin aux faiblesses de l'humanité. Il avait été très jaloux des succès de Gates à Saratoga; celui-ci s'en était un peu trop prévalu; quelques flatteurs, parmi lesquels on pourrait entre autres compter M. Conway¹, avaient fomenté de part et d'autre les semences de jalousie entre les deux généraux. M. Washington, devenu en quelque sorte le juge de son rival, se laissa aller à un petit mouvement de vengeance; il y était autorisé par l'événement même; il faisait un bon choix dans la personne de Green. Enfin, s'il ne prit pas le parti le plus noble, il ne fit au moins rien de blâmable.

On croira aisément que dès le moment que je fus à l'armée, je fis l'impossible pour découvrir s'il était question de terminer

1 Thomas Conway, né en 1733, officier irlandais au service de la France, passa aux États-Unis en 1776, obtint le grade de major général dans l'armée américaine, entra en lutte avec Washington, et ayant échoué dans ses intrigues contre ce général, revint en France en 1779. Devenu maréchal de camp et gouverneur de Pondichéry, il se retira en Angleterre à la Révolution. Mort en 1800.

cette campagne d'une manière agréable, c'est-à-dire en entreprenant sur l'ennemi. M. de Chastellux¹ me dit qu'il ne croyait pas qu'il y eût rien à espérer de ce côté. Il me fit pressentir dès ce moment le projet de l'embarquement de notre armée sur l'escadre de M. de Vaudreuil, et la colora de l'espérance, assez apparente, de prendre part à l'entreprise de la Jamaïque.

Ce projet d'embarquement, qui n'était pas conforme aux idées de M. le chevalier de la Luzerne, et qui contrariait aussi M. Washington, ne fut bientôt plus un secret dans l'armée. Elle partit le 22 octobre pour se rendre à sa destination maritime; nous arrivâmes en sept jours à Hartford, lieu assez considérable situé sur la rivière du Connecticut, nous y séjournâmes quatre ou cinq jours, et ce fut en ce lieu que M. de Rochambeau fit publiquement part de la résolution où il était de retourner en

1. François Jean, chevalier, puis marquis de Chastellux, militaire et écrivain, né en 1734, major général de l'armée de Rochambeau en 1780, membre de l'Académie française, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'un traité sur *la Félicité publique*, et de *Voyages dans l'Amérique septentrionale*. Mort en 1788.

France avec M. de Chastellux, l'intendant et une grande partie de l'état-major.

M. de Vaudreuil¹ n'était pas prêt, parce que la marine ne finit jamais, et il insistait pour que l'armée n'arrivât à Boston qu'au moment où l'on pourrait l'embarquer. Ces retards continuels impatientaient M. de Rochambeau, qui, voyant la saison s'avancer, trouvait fâcheux d'exposer des troupes à la gelée, à la neige, et de les faire souffrir du froid avant de les embarquer. Cependant, comme il était embarrassant de prendre des cantonnements, il résolut de faire avancer son armée jusqu'à Providence, à trois jours de marche de Boston, de la camper dans ce lieu à portée d'une forêt, et de suppléer ainsi par la magnificence des feux et des baraques aux rigueurs de la saison.

Nous partîmes en conséquence de East-Hartford le 4 novembre, mais comme ma présence n'était pas fort nécessaire pendant

1. Louis-Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, né en 1723, lieutenant général des armées navales, servit avec éclat dans la guerre d'Amérique, fut élu député aux États Généraux en 1789, siégea au côté droit, émigra en 1791, et mourut à Paris en 1802.

cette marche, j'obtins de M. de Rochambeau la permission d'aller à New-London, théâtre des cruautés d'Arnold¹, et de là à Newport. Je partis donc avec M. le comte de Ségur, M. de Lauzun et M. de Champcenetz²; nous fîmes 59 milles pour arriver à New-London, mais ce fut en parcourant un si beau pays et par un temps si agréable qu'il n'y eut pas moyen de s'apercevoir de la fatigue. On trouve particulièrement sur notre route trois villages distants à peu près d'une lieue l'un de l'autre, qui par leur situation charmante sur le bord d'une rivière nommée la Tamise qui va jusqu'à New-London, par la propreté et la régularité de leurs maisons et leur abondante population, sont tout à fait remarquables. Ces villages portent tous trois le même nom, on les appelle les trois Norwicks.

1. Benoît Arnold, né en 1745, général américain, trahit sa patrie et tenta de livrer West-Point au général Clinton en 1780. Découvert à temps, il prit la fuite et passa au service de l'Angleterre. Mort en 1801.

2. Louis René Quentin de Richebourg, chevalier de Champeynet, né en 1760, d'abord officier, puis littérateur, collabora avec Rivarol à la rédaction du *Petit Almanach des grands hommes* et des *Actes des Apôtres*; périt sur l'échafaud en 1794.

New-London, située sur la Tamise à un mille de l'embouchure de cette rivière, était fort riche et fort marchande avant la dévastation d'Arnold; mais une grande partie des maisons fut brûlée par ce général, et les magasins des plus gros marchands furent pillés et consumés, ce qui en réduisit beaucoup à la misère. On remarque sur les deux rives de la Tamise, à un demi-quart de lieue de New-London, deux forts, dont l'un est assez étendu et susceptible d'une bonne défense; celui de l'Est est encore suffisamment garni d'artillerie.

La journée est très forte de New-London à Newport; on compte 55 milles d'un fort mauvais chemin; il y a en outre deux *ferrys* ou bacs à passer; le premier est peu considérable; le second, appelé *Connecticut Ferry*, sépare le continent de l'île de Newport; il a une bonne lieue de large, et n'est pas toujours sûr. Nous y arrivâmes à la nuit : la cérémonie de l'embarquement des chevaux, et l'inquiétude de quelques-uns dans les différents roulis de la barque, n'ont

rien d'amusant, surtout la nuit. Nous passâmes une heure dans cette position critique, et le patron finit par nous échouer sur du sable, à deux cents pas du débarcadère. Il fallut que tous les passagers, maîtres ou valets, se missent à travailler pour parvenir à nous dégraver. Nous sautâmes dans l'eau lorsqu'il n'y eut plus que deux pieds, et ce fut ainsi que se fit notre entrée à Newport, ce lieu charmant regretté par toute l'armée, car c'est ainsi que chacun en parlait.

Prévenus aussi favorablement pour cette ville, nous n'eûmes, mes compagnons de voyage et moi, rien de plus pressé que de faire connaissance avec la société. Dès le même soir, M. de Vauban¹ nous introduisit chez M. Champlain, assez distingué par ses richesses, mais beaucoup plus connu dans l'armée par la figure charmante de sa fille. Elle n'était pas dans le salon au moment où nous y entrâmes, mais elle parut l'instant

1. Anne-Joseph, comte de Vauban, arrière-petit-neveu du maréchal de Vauban, né en 1754, était colonel en 1789, émigra et prit part à l'expédition de Quiberon. Mort en 1816.

d'après; il est inutile de dire que nous l'examinâmes avec attention. C'était la traiter favorablement, car le résultat de nos recherches fut de lui trouver de beaux yeux, une bouche agréable, une fraîcheur parfaite, une jolie taille, un joli pied et une tournure tout à fait désirable. Elle joignait à tous ces avantages celui d'être mise et coiffée avec goût, c'est-à-dire à la française, d'entendre et de parler notre langue. Nous rendîmes à ses charmes le tribut d'admiration et de galanterie qui leur était dû, et nous nous dépêchâmes d'aller en dire autant à Mlles Hunter, ses rivales en beauté et en réputation. La première, sans être régulièrement jolie, a ce qu'on pourrait appeler un ensemble noble et de bonne compagnie; sa physionomie est spirituelle et fine; elle a de la grâce dans tous ses mouvements; elle se met au moins aussi bien que Mlle Champlain, n'est pas tout à fait aussi fraîche, quoi qu'en dise Fersen¹.

1. Axel, comte de Fersen, d'une illustre famille suédoise, né en 1750, connu par le dévouement qu'il témoigna à la famille royale de France pendant la Révolution, chancelier de l'Université

Sa sœur, nommée Nancy Hunter, est peut-être moins noble, mais c'est une rose en personne; son caractère est gai, sa figure toujours riante et ses dents charmantes, ce qui est bien rare en Amérique.

Enchantés de ce premier échantillon de Newport, nous rentrâmes de fort bonne heure chez nous; mais Vauban nous promit encore mieux pour le lendemain, et nous tint parole. Sans dire où il nous conduisait, il nous fit entrer dans une maison où un vieillard fort sérieux, fort silencieux, nous fit asseoir sans compliments, et ne répondit que par quelques monosyllabes à ceux que nous lui adressâmes. Cette première entrevue nous parut bizarre; nous nous doutâmes bien cependant que nous étions chez un quaker. Tout à coup une porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer la déesse de la grâce, de la beauté, Minerve en personne ayant troqué ses attributs guerriers contre les agréments d'une simple bergère : c'était la fille du « trembleur », du quaker. Elle se nomme Polly

d'Upsal sous le roi Charles XIII, assassiné dans une émeute à Stockholm en 1810.

Leyton. Conformément à l'usage de sa secte, elle nous parla en nous tutoyant, mais avec une simplicité, une grâce, que je ne puis mieux comparer qu'à celle de son habillement; c'était une espèce de robe à l'anglaise, juste à la taille et blanche comme du lait, un tablier de mousseline de la même couleur, un fichu très simple et très fermé; sa coëffure, composée d'un simple petit bonnet de batiste, plissé, rond, et ne laissant entrevoir qu'un demi-pouce de cheveux, achevait de donner à Polly l'air d'une Vierge. Elle semblait ne pas se douter de ses charmes; elle disait avec la liberté et le tutoiement quakers des choses naïves et polies; elle nous enchantait tous, s'en aperçut un peu, et ne parut aucunement fâchée de plaire à ceux qu'elle nommait complaisamment ses amis. J'avoue que cette séduisante Leyton me parut le chef-d'œuvre de la nature, et que toutes les fois que son image se présente à moi, je forme le projet d'écrire un gros livre contre la parure, les grâces factices et la coquetterie de plusieurs dames que l'on admire dans le monde.

Polly a une sœur vêtue de même qu'elle et d'une tournure agréable ; mais on n'a pas le temps de s'en apercevoir quand son aînée est avec elle.

Mlle Sprindley, Mlle Sylven et quelques autres ladys avec lesquelles je fis connaissance après avoir quitté ma jolie quakeresse, achevèrent de me convaincre que Newport renfermait plus d'une rose. Toutes ces jeunes personnes paraissaient regretter beaucoup notre armée ; elles nous avouèrent qu'il n'avait plus été question d'amusement, ni de bals, depuis le départ des Français. Cette petite plainte nous engagea, le comte de Ségur, Vauban et moi, ainsi que plusieurs autres jeunes gens de notre armée, à donner un bal à ces aimables désolées. M. Desoteux¹ se chargea des préparatifs ; nous n'éprouvâmes ni refus, ni difficultés, quand nous parlâmes de danse. Il se rassembla environ vingt dames ou demoiselles charmantes ;

1. Pierre-Marie-Félicité Desoteux-Cormatin, né en 1750, émigra en 1790, revint prendre part à la guerre de Vendée, et signa en 1795 le traité de La Mabilais avec le gouvernement de la République. Mort en 1812.

elles étaient mises à merveille, elles eurent l'air de s'amuser; nous *toastâmes* fort gaiement à souper; tout se passa fort agréablement.

Le surlendemain de cette espèce de fête, nous partîmes avec regret pour rejoindre l'armée à Providence. Nous quittâmes Newport, mais ce ne fut pas sans avoir baisé la main de Polly Leyton.

On passe deux ferrys pour se rendre de Newport à Providence. Le premier, nommé Tyvertown, est assez considérable et dangereux par les coups de vent; le second, nommé Bristol, a tout au plus un quart de lieue de large. Le chemin est d'ailleurs fort beau: on ne compte que 30 milles de Newport à Providence.

Cette dernière ville est située dans un fond et traversée par la rivière de Pawtucket ou de Naraganset, qui est large et navigable. Il peut y avoir 1800 ou 2000 habitants à Providence. Dans ce nombre, il y en a d'assez riches et qui font un commerce assez étendu.

L'armée était campée sur le chemin de Boston, environ à une lieue de Providence,

dans un camp qu'elle avait déjà occupé l'année précédente. La saison devenait extrêmement rude, et les troupes, quoique baraquées, souffraient beaucoup de la pluie et de la neige presque continuelles.

M. de Rochambeau, fort impatient des retards continuels de la flotte, se conduisit néanmoins à Providence en bon général français, c'est-à-dire que pour distraire son armée et plaire aux dames, il donna des bals dans une grande et belle salle publique destinée à cet usage. C'est au premier de ces bals que je vis pour la première fois les deux demoiselles Bown, sœurs du gouverneur de la ville. Je ne me permettrai pas de faire leur portrait, parce que je ne veux pas faire tourner la tête à tous les hommes, et rendre toutes les femmes jalouses. Je me bornerai seulement à dire que Clarisse n'est qu'une maussade en comparaison de l'aînée Nancy Bown, et que Betzy sa sœur, après la conversation la plus aimable et qui marquait même beaucoup d'instruction, parut toute surprise quand on lui dit que, parmi tous les avantages qu'elle réunissait, celui d'avoir de

très grands yeux noirs avec des paupières assez longues pour en cacher la moitié en était un fort rare et fort joli. Elle avoua avec naïveté que jamais elle n'avait imaginé que ce fût une beauté, et il est certain que c'était pour elle une découverte.

Nous partîmes de Providence le 1^{er} décembre pour nous rendre à Boston où nous arrivâmes le 3. L'armée s'embarqua sur-le-champ et fut répartie sur les différents vaisseaux qui devaient la porter. M. de Rochambeau avait quitté le 28 son armée à Providence pour se rendre à Philadelphie, et M. le baron de Vioménil était demeuré notre général.

Je ne décrirai point ici la ville de Boston, je me bornerai à dire quelque chose de la société de cette ville et des personnes les plus importantes que j'y ai vues.

La première est M. Hancock, gouverneur de cette ville; c'est un homme auquel on pourrait refuser de l'esprit et du talent, mais qui, par son zèle pour la liberté, par les sacrifices pécuniaires qu'il a faits pour hâter la révolution, et par la popularité qu'il s'est

acquise, joue un rôle très marqué, et sera nommé avec éloge dans l'histoire.

M. Adams¹, dont le nom a été connu dans le commencement de la Révolution, et qui, par son éloquence et sa chaleur dans le Congrès, a souvent entraîné les résolutions les plus importantes, est la seconde connaissance que j'ai faite à Boston; c'est un homme de soixante ans passés, dont l'œil est ardent, la physionomie spirituelle et qui m'a paru mériter la considération qu'on lui accorde. En général on lui reproche d'aimer un peu la louange, mais quel est l'homme à talents qui manque de vanité?

Le docteur Cooper, fameux par des sermons hardis, par des discours entièrement politiques quoique prononcés en chaire et dans le temple, par un esprit souple, insinuant et rusé, enfin par des connaissances fort étendues en plusieurs genres, est un des hommes dont le caractère et la tournure

1. John Adams, né en 1735, dans le Massachusetts, un des fondateurs de l'indépendance des États-Unis, envoyé à Paris avec Franklin en 1776 pour demander le secours de la France, vice-président des États-Unis sous la présidence de Washington (1789-1797), puis président de 1797 à 1801. Mort en 1826.

m'ont le plus frappé à Boston. Sa conversation est intéressante, et quoiqu'il s'exprime difficilement en français, il l'entend à merveille, connaît tous nos bons auteurs, et a même cité quelquefois en chaire des passages de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau. Le docteur Cooper est auteur lui-même de plusieurs ouvrages estimés; il fait de jolis vers, et renferme certainement beaucoup d'esprit sous l'immense perruque de ministre qu'il porte plus ample et plus poudrée qu'aucun de ses confrères. Il a des ennemis dans le clergé ainsi que dans les autres ordres de l'État, et il est généralement accusé d'une souplesse un peu machiavéliste.

Parlons un peu des dames actuellement, car c'est toujours un article important pour un Français, et avec mes prétentions à la philosophie couleur de rose je serais impardonnable de négliger un aussi beau sujet. La ville de Boston, fort commerçante en temps de paix, réunit nécessairement un grand nombre de gens aisés et une petite quantité de négociants fort riches. Le luxe s'y est établi plus anciennement que dans toute

autre ville d'Amérique; il y a prospéré, au moyen de quoi cette ville est une de celles où pour la société ainsi que pour la bonne chère on s'éloigne le plus de la rusticité un peu grossière des usages américains. On y boit de meilleurs vins, on a des serviettes à table, chacun boit dans son verre, on change d'assiettes aussi souvent que l'on veut. C'est vraiment de la magnificence.

Les dames sont mises avec recherche, mais sans goût; elles ne savent point encore se coëffer. Elles dansent assez mal, quoiqu'elles aiment beaucoup cet exercice. Quelques-unes savent assez bien la musique et jouent agréablement de plusieurs instruments; leur manière de chanter est un peu monotone : c'est un mélange du mode anglais et italien qui est fort doux quand la voix est jolie.

Après ce petit abrégé de ce que je nomme les qualités morales des dames parce que je n'ose pas parler de leurs vertus, je vais dire un mot de leurs agréments physiques, et suivant mon usage je ferai une petite liste des dames que j'ai connues à Boston.

La plus jolie est sans contredit Madame

Jervis; elle est blanche et couleur de rose, faite à peindre, grande, et joint à tous ces avantages, celui d'avoir un mari jaloux; mais comme elle est naturellement fort douce, et nouvellement mariée, je crois qu'elle n'a point encore réfléchi sur les agréments que peut lui donner dans la société cet inconvénient de M. Jervis.

Madame Smith, femme d'un négociant fort riche, tient une des maisons les plus agréables de Boston; elle donne souvent de bons dîners, elle aime assez les hommages, et a trouvé tous les Français d'autant plus disposés à lui en rendre qu'il est certain que quoique beaucoup moins jolie, elle ressemble un peu à la Reine de France. Madame Smith passe pour être affable et plus avancée dans ses réflexions que Madame Jervis.

Madame Tudor, femme d'un avocat de Boston, aimable et parlant assez bien français, ne pouvait pas manquer de courtisans; aussi en a-t-elle eu et des plus distingués. On comptait à leur tête M. le M^{is} de Vaudreuil, qui tout dévotement aimait assez à baiser la main et même les bras de Madame

Tudor. M. de Paroy, neveu de l'amiral, avait, je crois, des prétentions plus étendues que celles de son oncle, et il avait beau jeu pour les soutenir à cause de son talent sur la harpe, instrument favori de Mme Tudor. Ils n'ont cependant jamais pu se mettre d'accord. Qu'en conclure? Rien de bon pour M. de Paroy.

Cette Mme Tudor est auteur d'une espèce de placet adressé à la Reine dont M. de Chastellux a été le porteur. Il est joliment écrit et l'idée en est heureuse. Il est seulement fâcheux que l'amiral et les autres officiers dont les agréments sont vantés à la fin du Placet, ne se soient pas arrangés depuis cinquante ans pour être plus aimables.

Mme Temple, femme d'un fameux adversaire du docteur Cooper, Mme Morton, Mlle de Aloys, Mlle Polly Seiff, sont de jolies personnes, mais que j'ai trop peu connues pour en parler.

Le 24 décembre, nous mîmes à la voile pour nous rendre à une destination qui n'était connue que de l'amiral et de M. le baron de

Vioménil. La saison était fort avancée, aussi éprouvâmes-nous un coup de vent assez vif qui pensa jeter toute la flotte dans la baie française. Il est vrai que nous dûmes un peu cette aventure à la résolution peut-être trop hardie que M. de Vaudreuil avait prise de croiser devant le cap Anne pour attendre le comte de Vaudreuil¹ son frère qui devait sortir de Portsmouth pour le joindre avec l'*Augusta* de 80 qu'il commandait et le *Pluton* de 74. Le mauvais temps décida notre amiral à renoncer à cette jonction, il servit aussi à le débarrasser d'un convoi d'environ trente bâtiments marchands qu'il s'était proposé d'escorter. Ils se séparèrent de nous pendant la nuit et nous ne les avons plus revus. Plusieurs de ces bâtiments portaient des troupes qui n'avaient pas pu être embarquées sur les vaisseaux de guerre. Les Anglais en ont pris plus de la moitié, entre autres un bâtiment nommé l'*Allégeance* sur lequel il y avait deux compagnies du régiment de Saintonge.

La bourrasque que nous essayâmes devant

1. Louis de Rigaud, comte de Vaudreuil, né en 1728, chef d'escadre.

Boston ne fut pas de longue durée; nous cheminâmes ensuite sans événement et sans accident jusque devant Porto-Rico, où M. de Vaudreuil prit langue. Il y apprit que l'amiral Hood¹ croisait devant le cap depuis trois mois avec 16 vaisseaux, dont trois à trois ponts. Il sut en même temps que l'amiral Pigott croisait aussi devant la Martinique avec 25 vaisseaux. C'en était beaucoup trop pour nous dégoûter de tenter de relâcher dans nos îles. M. de Vaudreuil avait d'ailleurs pris un rendez-vous avec les Espagnols qui n'était connu de personne. Jamais port ne fut mieux choisi que celui-là pour faire aux ennemis un mystère de nos projets: c'était Porto-Cabello dans l'Amérique méridionale. La plupart de nos marins ne savaient seulement pas qu'il existât un port de ce nom; aussi lorsque M. de Vaudreuil, en quittant Porto-Rico, se dirigea sous le vent de cette île, et qu'il s'éleva dans le Sud, quart Sud-Est, tout le monde crut que nous allions à Curaçao, port appartenant aux Hollandais.

1. Samuel, vicomte Hood, amiral anglais, né en 1724, mort en 1816.

Les vents nous contrarièrent beaucoup, et la remorque qu'il fallut donner au plus grand nombre de dix-huit bâtimens marchands faisant partie d'un convoi français que nous avions trouvé à Porto-Rico, et que M. de Vaudreuil amenait avec lui pour se ravitailler et ragréer sa flotte à Porto-Cabello, cette remorque, dis-je, nous fit tellement tomber sous le vent de Curaçao, que pendant plus de dix jours, en courant des bords, nous désespérâmes d'y remonter. On fut obligé de lâcher les remorques, et dès ce moment tous ces pauvres bâtimens dérivèrent au point que la plupart furent obligés de revenir en arrière, et de s'en aller relâcher sur la côte de Saint-Domingue. Quelques-uns furent encore pris avant d'y arriver. Ainsi s'évanouit ou fut dispersé le second convoi que notre amiral avait pris sous sa protection.

Cependant le général n'avait point encore fait part de son projet pour Porto-Cabello, et il tenait son escadre à croiser pour tâcher de s'élever au vent de Curaçao. Les courants rendaient cette entreprise difficile, et les

mauvais voiliers dérivèrent toujours. En dérivant, ils s'approchaient d'une côte inconnue, celle de l'Amérique méridionale, et ce voisinage était inquiétant, surtout la nuit. Le vaisseau *la Bourgogne* l'éprouva d'une manière cruelle. Trompé par son estime, et croyant avoir plusieurs lieues à courir, le capitaine, M. de Champmartin, ne revira pas assez tôt; il toucha à deux heures du matin sur une roche éloignée de la côte d'une lieue et demie. La mer, qui était grosse, acheva d'ouvrir le vaisseau, qui, construit à Toulon d'un bois excellent, résista cependant 36 heures. Cet intervalle fut employé à faire des radeaux pour sauver l'équipage, composé de 400 soldats du régiment du Bourbonnais, et d'environ 500 matelots. On envoya aussi à terre un officier pour demander à Porto-Cabello et sur la côte des secours. Plusieurs radeaux arrivèrent assez heureusement sur la côte; mais la mer grossissait toujours, en sorte qu'au moment où il ne restait plus que 300 hommes à bord, la plupart soldats, il y eut un petit radeau qui portait 30 hommes environ qui fut englouti par

une lame. Cet exemple effrayant intimida tellement, dit-on, les 250 hommes qui restaient à bord, qu'ils refusèrent absolument de se confier aux autres radeaux préparés, préférant attendre des secours moins périlleux. Ce refus obstiné détermina sans doute M. de Champmartin à laisser sur son vaisseau ces 250 hommes. Il s'embarqua de sa personne sur un radeau avec plusieurs officiers, dont deux furent noyés; le capitaine lui-même tomba à la mer, fut sauvé par un de ses gens, et ne gagna la terre qu'avec beaucoup de peine.

L'officier détaché pour chercher des secours arriva à Porto-Cabello au moment où la *Néréide* venait d'y mouiller : elle repartit sur-le-champ, et, comme il n'y avait guère que 20 lieues, elle arriva à temps pour sauver les 250 hommes restés sur le vaisseau. Ils commençaient à manquer de vivres et le vaisseau était au moment de couler. On a sévèrement blâmé M. de Champmartin de n'être pas resté sur son vaisseau comme M. de Boulainvilliers; d'autres ont cherché à l'excuser sur le refus des soldats de s'em-

barquer sur les radeaux. Cet officier est retourné en France : il y sera jugé.

La *Bourgogne* était un vaisseau excellent ; il n'aurait pas péri si l'amiral avait pris à Curaçao, avec lequel il communiqua, des pilotes côtiers, et s'il en avait donné un à chacun de ses vaisseaux. Ce fut le second de 74 que M. de Vaudreuil perdit. Le *Magnifique*, échoué par une maladresse dans la rade de Boston, était encore plus beau, plus neuf et plus regrettable que la *Bourgogne*.

Trois de nos vaisseaux qui faisaient beaucoup d'eau obtinrent la permission d'entrer à Curaçao. Les six autres, à force de peine, d'entêtement et de manœuvres, arrivèrent à Porto-Cabello. Nous mouillâmes le 56^e jour de notre départ de Boston : c'était avoir employé quelques moments à faire 800 lieues. Nous n'y trouvâmes pas Solano avec les Espagnols ; ils n'avaient pas bougé de la Havane.

Porto-Cabello, lieu le plus triste du monde, est un nouvel établissement formé par les Espagnols. Ils y ont été invités par la bonté du port ; mais comme cette nation est plus

dévote qu'active, plus superstitieuse qu'intelligente, cet établissement commencé depuis plus de vingt ans ne renferme encore qu'environ deux cents baraques bâties sur le modèle des cases à nègres, et habitées par des noirs et des Indiens. Les Espagnols y ont cependant construit un fort destiné à défendre l'entrée du port. Il est assez vaste, assez bien entendu, approvisionné suffisamment en munitions et bien entretenu. Porto-Cabello est placé au pied de montagnes fort hautes qui s'élèvent en amphithéâtre, et qui pour la plupart couvertes de bois sont la première cause de l'insalubrité de ce triste port. La seconde provient d'une étendue considérable de marais salins, qui ne sèchent presque jamais, et dont les exhalaisons sont dirigées vers la ville par un vent constant que la position de plusieurs gorges dans les montagnes détermine d'une manière invariable. Cette double réunion de circonstances produit, avec une bien malheureuse exactitude, l'effet funeste qu'on doit en attendre; car, tous les ans, Porto-Cabello est désolé par des maladies pestilentielles et épidémiques pendant les

mois de juillet, d'août, de septembre. Le reste de l'année il y règne des fièvres qui font aussi beaucoup de ravages. En total, il est reconnu à peu près universellement que la population s'y renouvelle entièrement tous les six à sept ans.

Le pays qui environne Porto-Cabello, c'est-à-dire l'espèce de plaine longue et étroite qui est resserrée entre la mer et les montagnes, offre au cultivateur un sol fertile, susceptible de produire les denrées les plus précieuses et les plus estimées. On y cultive avec succès le cacao, le coton, les bananiers, l'indigo, le maïs et les légumes de plusieurs espèces. La terre encore vierge ou intacte, si je puis m'exprimer ainsi, n'est que trop productive; les herbes les plus touffues détruiraient les nouvelles plantations, si on n'avait soin de les sarcler souvent. Enfin la nature est brute dans ce canton, mais d'une richesse surprenante, et si le caractère de la nation qui l'habite et le despotisme superstitieux sous lequel elle gémit ne mettaient pas les plus dures entraves à la culture, on parviendrait au moyen de soins et de dessé-

chements à faire de cette partie du monde l'objet de la jalousie de toutes les nations.

Je reviendrai à l'article de la culture en parlant de mon voyage à Caracas¹; mais je veux dire un mot, en attendant, du mérite distingué d'un officier qui nous a reçus à Porto-Cabello. Il se nomme don Pedro di Nava, il a le grade de colonel dans les troupes espagnoles, est fort protégé par le ministère de Madrid, et paraît destiné à jouer quelque jour un grand rôle dans cette nouvelle partie du monde. Il est en ce moment-ci commandant en second de la province de Caracas, qui a environ trois cents lieues de long sur une largeur considérable, quoique fort variée. Ce M. de Nava fut envoyé par le Gouverneur général à Porto-Cabello pour y procurer à la flotte et à l'armée tous les secours qui leur seraient nécessaires. Il s'est acquitté de cette commission avec une

1. Caracas, nommée aussi Santiago de Léon de Caracas, ville de l'Amérique méridionale, aujourd'hui capitale du Venezuela. A l'époque du voyage du prince de Broglie, le gouvernement général de Caracas comprenait la province de Venezuela ou de Caracas, celles de Maracaïbo, de Varinas, de la Guyane espagnole, et celle de Cumana ou de la Nouvelle-Andalousie.

politesse, un soin, une prévenance et une activité que nous ne sommes pas en général accoutumés à attendre d'un Espagnol. Secondé par un administrateur, charge qui représente dans les provinces du Nouveau-Monde celle de subdélégué de nos intendants d'Europe, il a fait arriver tous les vivres dont on avait besoin, et cela dans un pays où les communications sont fort difficiles, a fait donner sans distinction tout ce qu'il y avait dans les magasins du Roi qui pouvait être utile à l'armée navale; enfin il a comblé de politesse et de soins tous les Français, a tenu une fort bonne maison, et a toutes sortes de droits à notre reconnaissance.

Ce M. de Nava joint à tout cela beaucoup d'instruction, une connaissance suffisante de la langue française, beaucoup de goût pour la guerre, et une énergie dans la façon de penser qu'il est rare de trouver dans le pays du despotisme. Il est au-dessus de tous les préjugés superstitieux des Espagnols, connaît tous les abus qui en résultent, et est assez sage pour chercher à éclairer son pays, en évitant néanmoins toute révolution. M. de

Nava avait obtenu de venir comme volontaire à la Jamaïque si nous avions été assez heureux pour faire cette expédition. On jugera aisément que j'aime beaucoup l'Espagnol dont je viens de parler, et j'ai besoin de le répéter pour excuser cette longue digression.

Ce fut par son conseil que j'entrepris, ainsi que plusieurs autres Français, le voyage de Caracas, capitale de la province de ce nom, et qui sert de résidence au Gouverneur général, espèce de vice-roi dans cette partie du monde. Comme j'avais eu plusieurs accès de fièvre à Porto-Cabello, et que j'étais encore faible, je préfèrai d'aller par mer. Je m'embarquai en conséquence avec M. d'Ethy, capitaine du vaisseau *le Citoyen*, et M. de Rissé dans un canot. Nous avions environ trente lieues à faire le long de la côte pour nous rendre à un port nommé la Guaïra, distant de cinq lieues de Caracas. Cette navigation n'aurait pas été une grande entreprise s'il n'avait pas fallu remonter toujours dans le vent, et cela à la faveur d'une brise de terre assez régulière mais souvent faible. Nous fîmes avec peine environ dix

lieues dans la nuit ; je dis avec peine pour ne pas dire avec douleur, car les vagues étaient si fortes et faisaient si prodigieusement danser notre canot que le capitaine et cinq de nos rameurs eurent violemment le mal de mer. On imaginera aisément l'état dans lequel se trouvaient en pareille occasion le cœur de Rissé et le mien. Nous commençons à maudire notre entreprise, lorsque la brise nous manqua ; il fallut relâcher dans une espèce de petite baie, vis-à-vis de laquelle nous aperçûmes quelques vestiges d'habitation. En approchant de terre, nous remarquâmes que la mer brisait de manière à faire craindre pour le canot, et nous étions encore incertains du parti que nous prendrions lorsque nous vîmes accourir deux nègres qui se jetèrent tout nus dans une pirogue, et s'avancèrent vers nous. L'amiral de cette embarcation parlait français. Il nous proposa sa voiture, et dit à M. d'Ethy, qu'il fallait faire jeter la petite ancre du canot à l'endroit où il était, attendu qu'on ne pouvait pas approcher davantage de la terre sans danger. Nous mouillâmes donc,

et successivement nous passâmes un à un dans la pirogue, un des nègres ramant, et l'autre soutenant le bâtiment pour l'empêcher de chavirer. Nous arrivâmes ainsi à terre, mes deux compagnons, deux laquais, nos fusils, nos munitions, notre vin et notre pâté.

D'après cette énumération que j'ai crue nécessaire pour qu'on ne soupçonnât pas notre prudence, on verra que, sans être fort embarrassés d'équipages, nous étions cependant à l'abri de deux ennemis fort dangereux dans la Nouvelle-Espagne, la faim et les tigres.

Notre nègre, qui ne parlait français qu'en sa qualité de déserteur de la Martinique, nous proposa aussitôt d'aller passer la journée et nous reposer en attendant la brise du soir, dans une habitation voisine appartenant à un M. don Louis, auquel il accordait toutes sortes de belles qualités, entre autres un goût passionné pour l'hospitalité; c'était la vertu dont nous avons le plus de besoin pour le moment; aussi nous nous décidâmes aussitôt à mettre M. don Louis dans le cas de

l'exercer en notre faveur. Nous fîmes en conséquence une demi-lieue à pied, nous passâmes une petite rivière sur le dos du nègre notre conducteur, et, après avoir parcouru presque dans toute sa longueur l'habitation de cacao qui faisait la richesse du seigneur don Louis, nous arrivâmes à une espèce de case fort basse et assez petite : c'était son château. Le nègre qui, comme on l'a vu, nous avait en une demi-heure servi tour à tour de batelier, de guide et de monture pour passer la rivière, fit en ce moment l'office d'introducteur auprès de don Louis. Nous nous attendions à entendre entre eux une conversation espagnole, et nous fûmes fort surpris de voir que tout se passait en français, M. don Louis l'étant lui-même. Il nous accueillit avec toute la prévenance d'un bon compatriote, nous dit qu'il avait été autrefois chirurgien auprès de Bordeaux; qu'il s'était ensuite embarqué en cette qualité sur un bâtiment marchand qui avait fait naufrage sur cette côte; qu'il avait trouvé moyen d'être d'abord économe d'une habitation, et qu'ensuite il en avait défriché une

pour son compte. Il ajouta qu'il s'était marié d'une façon assez avantageuse, et qu'il n'éprouvait d'autre malheur que d'oublier le français faute d'avoir occasion de le parler. M. don Louis joignit à ce récit toutes sortes d'offres et de caresses, et nous dit qu'attendu que depuis trente-quatre ans il n'avait pas eu le bonheur de voir chez lui d'étrangers, la joie qu'il nous marquait était bien franche et bien naturelle. Nous le merciâmes comme il convenait, et nous conclûmes que, si son goût pour l'hospitalité était aussi vif que nous l'avait assuré notre nègre, c'était assurément une passion bien malheureuse.

M. don Louis nous introduisit aussitôt près de sa femme, Espagnole d'origine et fort âgée, et à ses deux filles, dont l'aînée était mariée à un Français qui avait été aussi chirurgien de vaisseau, puis un peu flibustier, et avait enfin été rattaché par don Louis dans la ville de la Guaira. A l'aide de notre pâté et de quelques provisions trouvées dans la maison de don Louis, nous fîmes un assez bon repas; nous bûmes à la santé de la dame et de la demoiselle, qui voulurent bien nous le

rendre, et nous allâmes ensuite nous promener dans l'habitation. Elle est assez étendue, facilement et abondamment arrosée, ce qui est un point essentiel pour ce genre de culture. Nous apprîmes qu'au bout de quatre à cinq années au plus de plantation, le cacaotier est en pleine production, que ses fruits se renouvellent et mûrissent dans toutes les saisons de l'année, et que le revenu d'une habitation bien cultivée serait énorme si les impositions mises sur le cacao par la cour d'Espagne n'étaient pas trop fortes et exigées avec trop de rigueur. Elles se montent à peu près à dix ou douze pour cent. M. don Louis nous assura que, malgré cette taxe, le métier serait encore bon, si l'intendant de Caracas, nommé don Francisco d'Avalos, n'avait pas encore ajouté un droit de cinq pour cent sur toutes les denrées qui s'exportent de la province de Caracas, et un droit de dix pour cent sur tout ce qui s'y importe. Ces entraves multipliées mises à la culture sont une des causes principales du peu de population des possessions espagnoles dans cette partie, et l'interdiction

sévère de tout commerce avec l'étranger achève de jeter les cultivateurs dans le découragement, et d'empêcher les défrichements qui dans un sol aussi fertile produiraient plus de vraies richesses que celles qu'on s'obstine à tirer du Pérou, et des autres mines d'or dont les montagnes abondent.

Au moment où la brise de terre commença à s'élever, nous quittâmes notre cher M. don Louis. Les adieux furent touchants de part et d'autre, et, après avoir de nouveau enfourché notre nègre pour passer la rivière, et remonté dans la pirogue pour gagner notre bâtiment, nous appareillâmes et fîmes encore dix lieues, dans la nuit, tant à la voile qu'à la rame. La mer était calme, nous ne souffrions plus; mais, la brise nous manquant encore, il fallut relâcher dans une petite anse appelée Santa-Crux. Il faisait une chaleur excessive dont nous nous garantissons d'abord à la faveur d'un bois très touffu rempli de vestiges respectables d'une très haute antiquité; mais les cousins et d'autres insectes nous en chassèrent; nous

aperçûmes enfin un nègre qui nous conduisit dans une habitation dont le propriétaire était absent. Nous y trouvâmes quelques ressources pour vivre, et baragouinâmes un peu d'espagnol avec le commandeur ou chef des nègres. Le soir, avant de nous rembarquer, nous tirâmes sur plusieurs oiseaux extraordinaires, et nous en tuâmes quelques-uns, dont un très gros nous parut avoir beaucoup de rapport avec nos dindons. Je n'ose pas dire que nous tuâmes aussi beaucoup de perruches, parce que ce serait vouloir se faire à plaisir une réputation de férocité en France, où l'on pardonne volontiers de tuer deux cents perdrix et autant de lièvres, mais non pas de faire le moindre mal à une pauvre petite perruche.

Notre rembarquement du soir s'effectua avec moins d'appareil que celui de la veille, parce que le canot était mouillé contre terre; il nous restait dix lieues pour gagner le port de la Guaira. Nous les fîmes dans la nuit et nous étions à terre à six heures du matin.

La ville de la Guaira est assez jolie, les

maisons en sont régulières, et la population est estimée entre 3 et 4000 âmes. On y a construit un fort, destiné à défendre la rade, qui n'est pas mal situé. En entrant dans la ville, l'officier chargé de la garde de la porte nous donna un fusilier pour nous accompagner : c'est l'usage et nous nous y conformâmes. Mais comme, après avoir passé la nuit dans un canot, nos toilettes n'étaient pas fort brillantes, nous nous intriguâmes pour trouver entre nous trois assez d'espagnol pour faire comprendre à notre guide de nous mener à l'auberge auparavant de nous conduire chez le Gouverneur, comme cela lui avait été ordonné. Le plus hardi des trois essaya de mettre au jour la phrase convenue, lorsque le soldat qui jusque-là avait été fort silencieux, s'apercevant de notre embarras, se mit à nous parler le meilleur français du monde. Notre surprise et notre joie furent extrêmes, mais notre étonnement diminua lorsque nous apprîmes que nous avions affaire à un soldat aux gardes françaises, qui ayant déserté depuis quatre ans et ne sachant

plus où donner de la tête, s'était engagé dans les troupes espagnoles. Il nous dit qu'il était aussi bien payé qu'en France, mais que, soit inconstance, soit attachement pour sa patrie, il désirait fort abandonner le service de nos alliés, dont l'extrême malpropreté surtout était son plus grand supplice. Quelques écus français établirent bientôt la confiance entre nous et notre escorte; elle nous mena à la meilleure auberge de la ville, dont le maître est de Versailles, de manière que nous ne nous trouvâmes pas trop dépaysés. Nous nous habillâmes proprement, et, comme il était dimanche, et qui plus est le dimanche gras, nous nous hâtâmes d'aller rejoindre à l'église le Gouverneur : nous le reconnûmes bientôt à son habit extrêmement galonné aussi bien qu'à la place éminente qu'il occupait.

L'église de la Guaira, conformément à l'usage espagnol, est extrêmement ornée de dorures, de vases d'argent, et d'autres décorations de ce genre; on n'y voit ni bancs, ni chaises. Les femmes, toutes revêtues d'une espèce de robe noire et d'un

voile de la même couleur, sont assises ou à genoux par terre; elles sont affublées de plusieurs scapulaires, de gros chapelets, et de reliques appelées rosaires qui leur pendent au col. Les hommes portent aussi des scapulaires et ont à la main des chapelets très ostensibles qu'ils manient incessamment en marmottant toujours. Les dévots de l'un et l'autre sexe se distinguent par des gestes de componction fort marqués, par des inclinations de corps très profondes, qui sont ordinairement suivies de coups de poing dans le creux de l'estomac qui font retentir la voûte. Le chant des prêtres est fort monotone, les cérémonies des offices très pompeuses, le tout fort long et fort ennuyeux; mais comme il faut que tout finisse, la grand'messe se termina, et nous allâmes rejoindre le Gouverneur, homme de soixante-quinze ans, respectable et poli. Il nous reçut avec toute la prévenance possible, et me combla particulièrement de politesses lorsqu'il sut mon nom. Il se souvint d'avoir servi avec mon grand-père dans la guerre d'Italie, et comme cette époque lui rappelait sa jeu-

nesse, il s'étendit sur la relation de la bataille de Parme et de Plaisance¹, le tout en espagnol, c'est-à-dire d'une façon fort peu intelligible pour mes compagnons et pour moi. Il est vrai qu'attendu que je lui répondais en italien, il ne m'entendait pas non plus, au moyen de quoi nous étions au pair. Cette conversation, d'autant plus bizarre qu'elle était accompagnée de part et d'autre de la gravité la plus espagnole, dura environ une demi-heure, après quoi la crainte d'importuner M. le Gouverneur et de ne pouvoir pas conserver plus longtemps un maintien aussi forcé nous décida à prendre congé de Son Excellence. Elle nous invita à dîner, mais nous refusâmes parce que nous voulions arriver de bonne heure à Caracas, et que le chemin dans les montagnes nous avait été annoncé comme fort mauvais. Le Gouverneur voulut absolument me prêter sa propre mule avec un nègre pour guide; il fit aussi fournir à mes compagnons et à

1. Bataille de Parme, gagnée, le 29 juin 1734, par les maréchaux de Broglie et de Coigny sur les Impériaux commandés par le comte de Merci. La bataille se livra le long de la route de Parme à Plaisance.

nos gens des montures à l'heure à laquelle nous les demandâmes.

Auparavant de nous mettre en route, nous fîmes un assez mauvais dîner chez notre aubergiste de Versailles; tout y était à l'ail, et il nous assura cependant qu'en notre faveur il avait recommandé de ne se servir que d'oignons. Une belle-sœur de notre hôte, âgée de dix-sept ans, et assez agréable quoique fort brune, ne sentait point l'ail, à ce que prétendit M. de Rissé. Nous l'engageâmes à dîner avec nous, et je crois qu'avec un peu de soins on aurait pu l'engager encore à autre chose. Mais le temps presse; nous avons cinq lieues à faire dans un mauvais chemin, et cela avec un capitaine de haut bord plus accoutumé à faire courir un vaisseau que cheminer une mule. Le chapitre des accidents est en pareil cas plus étendu que de coutume : il faut partir de jour. C'est ce que nous fîmes, car il était à peine deux heures, lorsque au grand regret de Rissé nous abandonnâmes la signora Rafaëla pour grimper par un soleil fort ardent, et dans des chemins étroits et taillés en escalier dans le roc, des

montagnes à perte de vue qui en plusieurs endroits ont plus de quinze cents toises d'élévation perpendiculaire. Il est difficile d'imaginer combien de détours et de sinuosités il faut parcourir pour arriver au sommet. Toujours est-il vrai que nous montâmes consécutivement pendant trois heures et demie, n'ayant pour perspective que des gorges plus ou moins couvertes de bois et des précipices d'une profondeur effrayante. Nous parvînmes enfin à une espèce de redoute fortifiée et garnie de cinq ou six pièces de canon; le chemin la traverse, mais elle se ferme par deux barrières, et on y entretient constamment une garde de trois ou quatre hommes. Cette redoute a pour objet d'empêcher la contrebande; elle ne peut remplir que celui-là, car il n'y aurait certainement qu'une armée de singes bien disciplinée qui pût entreprendre d'attaquer Caracas de ce côté. De la redoute, nous aperçûmes cette ville; elle avait l'air de n'être pas à plus d'une lieue; mais, comme les mêmes formalités sont nécessaires pour descendre aussi bien que pour monter, nous employâmes

trois heures pour arriver au bas de la montagne.

La ville nous parut grande autant que nous en pûmes juger par la quantité de lumières que nous aperçûmes en y entrant. Nous demandâmes en arrivant la maison de M. de Nava qui nous l'avait indiquée comme logement, et nous ne songions qu'à nous coucher lorsqu'un aide de camp du Gouverneur vint nous inviter à venir à un bal qui se donnait chez l'intendant. Nous fîmes une légère toilette, et nous commençâmes ainsi à près de dix heures du soir notre entrée dans le monde de Caracas, dans un salon assez vaste et bien décoré. Nous aperçûmes en arrivant environ trente femmes dont plusieurs étaient jolies, spectacle très réjouissant pour de pauvres diables condamnés depuis quatre mois aux horreurs de la mer, et à une sévère abstinence de toute espèce de dames ; mais il convenait de s'occuper d'abord du Gouverneur. Je m'étais figuré qu'il était grand, parce que chemin faisant on m'avait assuré qu'il s'appelait don Fernando y Gonzalvo y Morenos y Torres y

Gonzales, et que je ne croyais pas qu'un petit homme pût soutenir à la longue un aussi grand encombrement de noms ; mais, en dépit des conjectures que j'avais faites, je vis qu'il n'avait guère plus de quatre pieds et demi de haut, qu'il avait une excellente tenue militaire jointe à l'air le plus prévenant. Il nous combla de politesses, mes compagnons et moi, nous parla français d'une manière fort intelligible, et nous exprima avec grâce toute la joie qu'il éprouvait de recevoir dans sa capitale un détachement aussi bien choisi de la noblesse française. Nous ripostâmes par quelque chose de très à propos sur les prévenances des Espagnols et en particulier de M. de Nava ; mais, il faut l'avouer, au travers de cet échange réciproque de compliments, il nous échappait des regards sur les femmes qui prouvaient qu'elles partageaient au moins nos attentions.

Le Gouverneur voulut bien nous présenter aux plus considérables, telle que l'Intendante et la Trésorière, qui n'ont pour elles que les beaux yeux de leur cassette ; il nous intro-

duisit ensuite près des plus jeunes et des plus jolies, et enfin par une inclination du corps tournante et générale, toute l'assemblée fut avertie que nous lui présentions nos hommages.

Cette première formalité remplie, la chose la plus pressée était de savoir les noms de cinq ou six dames charmantes qui faisaient l'ornement du bal et la gloire de Caracas. Un officier français, fixé depuis longtemps au service d'Espagne, satisfit sur ce point notre juste curiosité; il nous apprit que la plus charmante de toutes s'appelait Belina Aristigetta, que celle qui la suivait le plus près était sa sœur nommée Panschitta, puis une autre de ses sœurs nommée la signora Rossa, et une quatrième sœur un peu brune, mais fournie de superbes yeux noirs, appelée Theresa. Cette famille nous parut un prodige dans le meilleur genre; mais, comme nous étions questionneurs et que nous avions affaire à un babillard, un nouvel examen de l'assemblée ajouta à notre liste de beautés les noms de Raphaëla, et de deux demoiselles Erménégile, dont l'une ressemble à Mme la

duchesse de Polignac¹ d'une manière frappante. Nous trouvâmes qu'en cela elle avait pris un excellent parti et pour elle et pour nous. Une plus longue énumération serait, je crois, déplacée, et je promets d'ailleurs des renseignements plus particuliers à ceux qui après avoir lu mon journal voudront aller faire un voyage à Caracas. On se contentera donc de savoir que la plus grande partie des signoras que je néglige était agréable, et que presque toutes étaient mises et coëffées avec un mélange de magnificence et de goût qui ne leur donnait assurément pas l'air de femmes de l'autre monde.

Il ne me manquait pour faire plus particulièrement connaissance avec les merveilles femelles qui sont à la tête de mon catalogue que de savoir leur parler; je crus qu'il était indispensable de l'essayer, et je commençai par employer auprès de la signora Belina cinq ou six mots catalans que je possédais bien. Elle y répondit avec grâce, et cette démarche me valut une promesse de

1. Yolande de Polastron, duchesse de Polignac, née en 1749, gouvernante des Enfants de France, morte à Vienne en 1793.

danser avec elle. Content de ce premier succès, je me souvins d'une ruse qui m'avait toujours bien réussi en Amérique, lorsque je ne savais encore que quelques mots d'anglais : c'était d'annoncer une ignorance totale, parce que, à la faveur d'un aveu aussi modeste, le peu de phrases que je parvenais à composer acquérait un prix infini. Je confiai donc à Belina mon inexpérience dans la langue espagnole, je regrettai d'avoir négligé d'apprendre de bonne heure un idiome que sa jolie bouche rendait si agréable à l'oreille, et je demandai la permission de me servir dorénavant de l'italien que je savais, en promettant de l'espagnoliser autant que possible. Cette phrase difficile fut traduite par un interprète. J'obtins la licence de parler italien et la permission d'employer l'éloquence muette des yeux pour expliquer les passages obscurs. C'était avoir fait bien du chemin en un quart d'heure.

La danse est assez variée à Caracas; on y aime beaucoup les menuets, et il n'y a point de dame jeune ou vieille, laide aussi bien

que jolie, qui au commencement d'un bal ne se croie indispensablement obligée de danser son menuet. Les hommes dansent en général plus mal que les femmes, mais avec une gravité imperturbable. On connaît de plus dans cette ville plusieurs autres espèces de pas de deux, dont quelques-unes exigent beaucoup d'oreille et une grande souplesse dans les jambes. Le *fandango* est la plus remarquable, la plus usitée, et la plus ancienne; on l'accompagne d'une petite mélodie de castagnettes, qui achève d'en faire un exercice vif, bruyant, passionné, voluptueux même, et beaucoup mieux encore que tout cela, au dire des bons Espagnols de l'ancienne roche. Quant aux contredanses, on a adopté les anglaises, et on y mêle seulement une sorte de ronde qui est assez vive. La signora Belina excelle dans tous les genres de trépudieusement; elle a surtout un aplomb et une grâce toute particulière dans le fandango; je ne pouvais avoir un plus agréable *partner*. Aussi j'ose dire que je me tirai passablement de la contredanse que nous exécutâmes ensemble. Ma bonne

conduite dans ce premier essai, et mon attention suivie à cacher toujours mon idiome italien sous un manteau espagnol, me valut encore une contredanse d'une amie de Belina : elle termina pour moi les plaisirs et les fatigues de cette journée. Il était tard ; chacun s'en alla coucher. Le Gouverneur nous mena souper chez lui, et ce fut avec autant de politesse de sa part que de joie de la nôtre que nous le quittâmes, mes compagnons et moi, pour aller nous coucher.

Le lendemain, lundi gras d'heureuse mémoire, nous fûmes réveillés d'une manière inattendue, mais fort agréable. Le maître-d'hôtel du Gouverneur entra dans nos chambres, suivi de tous les apprêts d'un déjeuner à l'espagnole ; deux ou trois petits polissons appelés pompeusement pages, portaient des tasses, des biscuits, du pain, du beurre, et une chaudière d'argent pleine d'excellent chocolat. Nous en primes en abondance, et nous nous rendîmes bientôt après à l'audience du Gouverneur, qui tous les jours depuis neuf heures jusqu'à onze heures du matin, reçoit tous les placets,

écoute toutes les plaintes, expédie toutes les affaires journalières qui sont portées à son tribunal, admet dans son cabinet sans distinction d'état tous ceux qui demandent à lui parler, rend une justice prompte et exacte, fait des aumônes abondantes, et s'attire par une conduite aussi noble l'estime, l'attachement et la reconnaissance du peuple qu'il gouverne. Ce genre d'audience m'a paru si différent des apparitions ministérielles que nous appelons audiences en France que je me sentis vivement touché d'admiration et d'attachement pour M. Gonzalès.

Dès qu'il eut expédié ses affaires, il nous proposa de nous mener dans le monde, bien qu'il ne fût que dix heures du matin. Nous le suivîmes et notre première visite fut dédiée à Mme Aristigetta, mère de Belina et de toutes les autres jolies sœurs dont j'ai parlé. Nous les trouvâmes dans une espèce de salon très frais et fort vaste. Le Gouverneur fut reçu avec prévenance et respect, et les Français avec une politesse et une grâce tout à fait marquées. Nous n'avions pas en-

core achevé la seconde révérence de remerciement, lorsque nous nous sentîmes tout à coup aveuglés par une grêle de bonbons en forme d'anis que les jolies mains des signoras jetaient sur nous avec une profusion incomparable. Notre surprise fut telle qu'on la désirait, c'est-à-dire extrême; mais, après avoir essuyé de bonne grâce cette première bordée, nous osâmes demander quel en était l'objet. On nous apprit que depuis l'antiquité la plus reculée il était d'institution courtoise, galante et chevaleresque, de se jeter des anis au visage dans les derniers jours du Carnaval, et qu'on n'avait jamais rien trouvé de mieux pour forcer les belles un peu prudes à avaler les compliments et les douceurs que leur offraient leurs humbles adorateurs. Nous demandâmes s'il n'y avait pas à craindre d'un autre côté que ce genre de plaisanterie ne rendît les dames un peu sucrées; mais on nous rassura sur ce point en sorte que nous envoyâmes vite chercher des munitions de toute espèce chez le confiseur, et au moyen d'un feu très vif nous nous trouvâmes au pair.

Ce genre de plaisanterie établit bientôt entre la jeunesse française et espagnole cette douce familiarité qui rend plus aimable de part et d'autre. La matinée se passa à causer, à danser, à faire de la musique. Celle que l'on préfère à Caracas tient un peu du mode italien. La langue espagnole s'adoucit infiniment dans la bouche des femmes; elles tirent de leurs guitares des sons fort doux, et s'accompagnent aussi quelquefois très agréablement sur la harpe et sur le clavecin. Belina chanta et fut applaudie, parce que, sans chanter avec beaucoup de méthode, elle met tant d'expression dans ses yeux et dans les inflexions de sa voix, qu'il est impossible de ne pas être ému quand elle paraît sensible. Mme de Castro, sa sœur aînée, chante avec plus de goût et est meilleure musicienne. Elle a pris à Cadix des grâces européennes; elle a de l'esprit, un excellent maintien; elle eut beaucoup de succès parmi les amateurs de musique, et déroba plusieurs hommages à sa sœur. Theresa, cette brune aux grands yeux noirs dont j'ai parlé, ne joue que le troisième

rôle dans la famille; mais elle a le bon esprit de ne pas en marquer de jalousie, et annonce, si j'ose ainsi m'exprimer, une si grande bonhomie, et une disposition si décidée à payer magnifiquement en reconnaissance les soins qu'on veut bien lui rendre, que, pour peu qu'on ait un bon naturel, il est difficile de ne pas la satisfaire par quelques préférences. Quant à moi, je lui donnai sur ce point toutes sortes de satisfactions; mais, mon cher lecteur, il ne me plaît pas de vous en apprendre davantage; c'est un parti pris, j'en suis fâché pour votre maligne curiosité.

A midi et demi, nous quittâmes nos nouvelles et déjà bonnes amies. Jamais on ne dîne avec les dames à Caracas; elles font entre elles et leurs maris un repas de famille, où l'ail et le piment jouent un fort grand rôle, après quoi chacun va faire la sieste pendant une, deux ou trois heures.

Comme le Gouverneur ne dînait qu'à près de deux heures, nous profitâmes de ce moment pour aller rendre nos devoirs aux principaux personnages de Caracas, entre

autres à l'intendant, le signor d'Avalos. Il passe pour avoir de l'esprit et un travail assez facile; mais la manière dont il emploie ses moyens ne le rend pas l'ami du peuple qu'il gouverne. Son avidité pour l'argent est extrême; il ne néglige aucun moyen pour la satisfaire; il use despotiquement de l'autorité trop étendue qui lui est confiée; et ces abus de pouvoir sont une principale cause du peu de population et de culture de cette partie fertile des possessions espagnoles. Loin de faciliter le commerce avec l'étranger, M. d'Avalos y met toutes les entraves imaginables; il achète au nom du roi toutes les marchandises d'Europe qui arrivent dans les ports, n'en laisse jamais entrer qu'une petite quantité, et fait saisir comme contrebande chez les marchands mêmes du pays toutes les denrées qu'ils se procurent. Au moyen de cette attention suivie de M. d'Avalos, il parvient à faire au nom du roi, mais véritablement à son propre compte, tout le commerce d'importation. Il vend tout à un prix exorbitant, attendu qu'il n'y a pas de concurrence, et il compte bien s'en retourner

en Europe dans quelques années avec sept ou huit millions de piastres.

Les moyens d'exportation ne sont pas moins gênés par l'Intendant. 1° Le cacao paie au roi une taxe de dix pour cent, et lorsqu'on veut l'exporter, il paie encore dans le port, avant que d'être embarqué, cinq pour cent d'imposition. 2° Tout bâtiment chargé de cacao allant en Espagne est tenu de porter une certaine quantité de fanègues, qui est la mesure commune de cette denrée, au compte du roi, c'est-à-dire de l'Intendant, qui ne paie aucun frais, pas même celui du fret du bâtiment. 3° Enfin le genre d'exportation qui serait le plus avantageux à la Nouvelle Espagne est sans contredit celui des bœufs, des chevaux et des mulets, dont elle abonde au point qu'un particulier ne pourrait souvent dire à dix mille têtes près ce qu'il possède de bestiaux. Il faudrait donc en faciliter le plus possible l'exportation, tant à Curaçao que dans toutes les colonies espagnoles et françaises du vent et sous le vent qui en manquent et les paieraient fort cher. Mais l'intérêt personnel a

aveuglé M. d'Avalos sur ce point-ci comme sur les autres ; il a voulu faire au nom du roi le commerce exclusif des bestiaux à envoyer chez l'étranger, et pour cela il a taxé chaque tête d'animal d'un droit de cinq piastres. Il a de plus obligé les particuliers à lui vendre l'un dans l'autre leurs animaux sur le pied de quatorze ou quinze piastres, c'est-à-dire à un prix fort au-dessous de celui qu'en offraient tous les capitaines marchands qui cherchaient à faire ce commerce. Avec de pareils procédés M. l'Intendant est parvenu : 1° à décourager les possesseurs de bestiaux et à les dégoûter d'un genre de commerce qui aurait été d'une valeur immense ; 2° en dépit de tous les garde-côtes et de toutes les patrouilles des commis espagnols, il se fait avec l'étranger une contrebande prodigieuse ; et le roi d'Espagne perd d'un côté les droits d'exportation qu'il pourrait exiger s'il protégeait ce commerce, et de l'autre les Espagnols même tirent un bien moindre parti de leurs richesses en bestiaux, parce que les risques que le vendeur court en faisant la contrebande le forcent à se

prêter à l'avidité de l'acheteur qui tire parti de la circonstance.

L'indigo dont la culture n'est établie dans la Nouvelle Espagne que depuis quelques années y réussit à merveille; l'Intendant n'a pas encore osé établir des droits sur cette denrée, mais il est à craindre qu'il ne s'en occupe bientôt. Le coton viendrait aussi avec facilité dans les colonies espagnoles; il y pousse même en dépit de tout le monde; mais on l'arrache par ordre exprès du gouvernement. La vigne n'est pas mieux traitée, et, quoique la qualité du raisin ne permette pas de doutes qu'elle produirait des vins supérieurs à ceux d'Espagne, on aime mieux boire du vin vert et nouveau de l'ancienne Espagne que du bon et ancien vin de la Nouvelle.

Je finirai mes observations politiques, qu'on ne prendra sûrement pas pour une apologie de l'Intendant, par rendre justice à sa dévotion exemplaire; elle ne lui permet pas de se dispenser, en aucunes occasions, d'avoir à sa table un ou deux gros moines ou abbés qui disent pompeusement le *bene-*

dicite ou les *grâces*, mais qui dans l'intervalle de ces deux exercices mangent et boivent bien dévotement, c'est-à-dire à l'excès, et entremêlent de quelques citations de l'Évangile la chronique scandaleuse de la ville qu'ils publient avec toute sorte de complaisance. Ce fut par ces bons *padres* que je fus d'abord instruit des intrigues des femmes, des noms de leurs amants, de la manière adroite dont elles échappent à la jalousie soigneuse de leurs maris, sous le prétexte d'aller à l'église. Enfin au bout d'un quart d'heure de conversation moitié latine, moitié italienne, avec le père don Louis Sylvestro della Charita, je sus tout ce qu'on peut savoir sur la société, et, si j'avais eu des projets, j'aurais pu former en le quittant un plan de conduite bien entendu. L'intendant, qui ne perdit rien de ce que nous disions, voulut bien seconder ma curiosité par plusieurs réflexions malignes, accompagnées des éclats de rire les plus bruyants. Ce mélange bizarre de cagotisme et de médisance n'est pas fort rare dans la Nouvelle Espagne; cependant M. d'Avalos s'est fait une réputation

distinguée dans ce genre, et il me semble que tout le monde est persuadé que ce qu'il aime le mieux après l'argent, ce sont les prêtres, les cérémonies d'église, et le bon vin.

Mais c'est parler trop longtemps d'un cafard ; j'avais sur le cœur tout ce qu'on m'a dit de lui, et je me suis laissé trop entraîner par une sainte colère. Revenons vite chez le Gouverneur, qui, dans sa forme simple et charmante, nous donna un dîner fort abondant et très militaire ; son cuisinier ne s'était même pas permis le moindre excès d'ail ou d'oignon. Nous mangeâmes au dessert plusieurs espèces de fruits inconnus en Europe et du raisin muscat excellent. La réflexion que nous étions au mois de février ne laissait pas d'ajouter beaucoup de prix à cette magnificence de la nature.

Après dîner, nous nous hâtâmes de quitter le Gouverneur, afin de ne pas l'empêcher de faire la sieste ; il nous donna rendez-vous à six heures pour nous mener à un bal chez le trésorier de la ville. Nous avons deux heures à employer, et, comme nous ne nous sentions pas disposés à les passer à dormir,

je proposai à mes compagnons d'aller chercher un Français qu'on nous avait indiqué, afin de prendre de lui quelques connaissances sur la forme du gouvernement, la population de la ville, celle de l'intérieur du pays, enfin sur plusieurs autres objets dignes de la curiosité des voyageurs. Nous étions en chemin pour trouver notre compatriote, lorsque nous rencontrâmes un officier espagnol qui parlait français à merveille, et qui nous offrit de répondre à toutes les questions que ses connaissances le mettaient à même de résoudre. Il commença par nous proposer d'aller avec lui chez l'ingénieur en chef de Sa Majesté Catholique, afin de prendre sur la carte une idée plus exacte du pays que nous voulions connaître; nous le suivîmes, mais, au lieu de trouver des plans bien détaillés, bien lavés, chez notre ingénieur, nous n'y vîmes qu'une mauvaise carte mal en ordre, dans laquelle les détails de l'intérieur du pays n'étaient seulement pas indiqués. Son excuse fut qu'il avait changé depuis peu de département, et qu'il avait trouvé celui-ci dans le plus grand désordre.

Nous aperçûmes cependant dans un coin tout poudreux un plan général de la province de Caracas, qui nous apprit qu'elle renfermait cinq départements très vastes, et qu'elle s'étendait environ trois cents lieues en longueur, sur une largeur qui varie souvent, mais qui n'est jamais moindre de quatre-vingts lieues. Cette immense contrée ne renferme guère que six ou sept cent mille habitants, tant blancs que nègres et Indiens. Ces derniers ne contribuent que peu aux charges du gouvernement ; ils conservent pour la plupart un culte particulier, et doivent avoir une piété fort ardente, car ils adorent le soleil qui est fort près d'eux. Les Espagnols ne cessent d'envoyer parmi eux des missionnaires pour les convertir. Dès qu'il y en a une centaine de baptisés, on fonde une cure dans ce canton. Elles valent toutes au moins dix mille livres, et quelques-unes davantage, ce qui ne laisse pas d'exciter puissamment le zèle du clergé espagnol ; mais une certaine tradition qui se communique de génération en génération chez les Indiens nuit essentiellement aux progrès de l'Église :

ils se souviennent qu'ils étaient rois du pays, qu'ils ont été réduits en esclavage ou massacrés impitoyablement, et, lorsque ces considérations sont remises sous leurs yeux par quelques-uns de leurs chefs avec chaleur et éloquence, ils s'assemblent en troupes, abandonnent leurs paroisses, et s'enfoncent dans le pays. La vie dure à laquelle ils sont accoutumés ne les rend pas difficiles sur le choix d'un nouvel établissement; ils se livrent alors à la vie sauvage, chassent pour se nourrir, et ne cultivent qu'un fort petit terrain autour de leurs cases pour avoir des bananes et du maïs. Ce sont ces Indiens à demi sauvages, avec lesquels quelques Européens avides et hardis ont souvent fait une sorte de commerce. Il consiste dans un échange d'eau-de-vie, de tafia, d'instruments de fer et d'acier avec de superbes peaux de tigres, et des grains d'or d'une espèce très pure que quelques ruisseaux entraînent dans leur cours, et que les sauvages ramassent au pied des montagnes. Ce genre de contrebande est extrêmement avantageux; mais le gouvernement y met tous les jours de nouvelles entraves et a sou-

vent puni de mort ceux qui s'en rendaient coupables. On donne assez aisément le nom de ville au moindre établissement chrétien qui se forme dans la province de Caracas : elles sont en général peu peuplées, excepté sur le bord de la mer. Celle de Caracas est la plus considérable de toutes : elle contient environ vingt-cinq mille habitants dont au moins douze cents prêtres, religieux ou religieuses.

Cette ville, par sa position entre plusieurs montagnes, jouit d'un printemps perpétuel ; tout le pays qui l'avoisine est extrêmement fertile, bien cultivé, et présente l'aspect le plus riant ; une petite rivière qui l'arrose alimente en même temps plusieurs sucreries, et dispose la terre à produire à la fois, au gré du cultivateur, les fleurs les plus parfumées, l'herbe la plus fraîche, et les fruits les plus délicieux.

Nous nous livrions avec plaisir à l'examen de toutes les richesses que renferme cette partie du Nouveau-Monde, lorsqu'on vint nous avertir, de la part du Gouverneur, qu'il était temps d'aller hâter les toilettes des

dames pour commencer à danser. Nous accourûmes avec toute la promptitude que l'importance de l'occasion exigeait. Nous trouvâmes les dames toutes parées; quoique fort diligentes, elles nous parurent mises avec goût et même avec coquetterie. Chacune choisit un écuyer pour se rendre chez le trésorier où le bal se donnait. Cet opulent personnage se nomme M. Vidando; il est jeune, gras, réjoui, parle français, dépense tous les jours beaucoup d'argent, en gagne beaucoup plus qu'il n'en mange, partant, a une maison fort agréable et des succès fort connus auprès des signoras. Il ne manqua rien à l'agrément de la fête; on dansa au moins cent menuets, on se jeta deux ou trois cents livres de dragées à la tête, on mangea beaucoup de confitures et de chocolat, ce qui s'appelle en espagnol un *rafreser*; on exécuta le fandango et diverses autres espèces de danses, enfin on ne se sépara qu'après mille protestations de tendresse éternelle. J'ose dire qu'il n'y eut point de Français qui ne se fût permis dans la soirée au moins deux ou trois déclarations toutes plus

vives et plus sincères les unes que les autres.

La matinée et la journée du lendemain se passèrent aussi agréablement. C'était le Gouverneur qui s'était chargé de faire célébrer le mardi gras, avec toute la pompe, la gaîté et l'amusement qui sont l'apanage de ce jour respectable. Le bal fut encore plus nombreux que la veille, les dames plus coquettes et plus tendres, les hommes plus aimables et plus pressants, les dragées plus abondantes, la veillée plus longue, quelques maris plus jaloux encore que de coutume; enfin tout le monde était bien dans son rôle, et le Carnaval fut enterré avec toutes sortes d'honneurs.

Nous nous attendions à voir succéder à ces plaisirs vifs et bruyants le calme un peu fade des exercices pieux du Carême; nous nous habillâmes en conséquence de bonne heure le mercredi pour avoir l'honneur de recevoir les cendres à côté du Gouverneur. Il voulut nous dispenser de le suivre à l'église, en nous assurant qu'il connaissait les manières françaises en fait de dévotion, et que, quoique différentes de celles de sa

nation, il n'en serait nullement scandalisé. Nous protestâmes, comme de raison, et nous accompagnâmes M. de Gonzalès à un couvent de cordeliers dont l'Église était déjà suffisamment garnie de dévotes, toutes agenouillées par terre, vêtues de noir, et bien cachées derrière un grand voile; mais soit que nos yeux fussent très perçants, soit qu'un heureux hasard dérangerât quelques voiles, nous reconnûmes bientôt plusieurs de nos jolies danseuses; elles dédaignèrent quelquefois leurs livres pour nous regarder, et nous fûmes, comme on le croit bien, très sensibles à cette petite tricherie faite au Seigneur à notre occasion. La messe fut courte, les hommes et les femmes reçurent les cendres séparément, ce qui, à mon gré, rendit la cérémonie moins intéressante. Nous sortîmes de l'église toujours à la suite du gouverneur, qui nous dit agréablement qu'attendu le bon exemple que nous venions de donner il ne doutait pas qu'on ne dérogeât un peu en notre faveur aux usages ordinaires et sévères de l'Espagne pour le carême; il nous mena en conséquence chez la signora Aristigetta,

mère de Belina. On nous y reçut aussi bien et aussi gaiement que la veille : les dragées seules furent réformées. Le soir M. de Gonzalès nous conduisit à cheval dans plusieurs habitations charmantes aux environs de Caracas, entre autres dans une sucrerie et un indigoterie toutes deux d'un grand rapport. La soirée se passa à faire des visites aux dames ; chacun alla voir particulièrement celle qu'il aimait mieux trouver seule. Nous fûmes ce jour-là comme tous les autres comblés de politesses et de prévenances tant par le Gouverneur que par tous les Espagnols indistinctement, officiers et habitants ; jamais étrangers ne furent mieux traités.

On voulut le lendemain nous faire voir un combat de taureaux dans une grande place située au milieu de la ville. Mais malheureusement les taureaux qu'on avait choisis, semblables à Arlequin dans je ne sais quelle pièce, ne purent jamais être mis en colère. Les toréadors ne furent par conséquent ni chassés, ni tués, ni blessés ; le spectacle fut court et peu amusant ; mais le projet de M. le gouverneur était aimable.

Un autre genre de divertissement, qui, comme plus usité, est aussi plus parfait à Caracas qu'ailleurs, nous surprit et nous amusa bien davantage que le prétendu combat du taureau : c'était ce qu'on appelle en Espagne un beau rosaire. Il sort à la fois à sept heures du soir de tous les couvents et églises de la ville une procession composée de plusieurs prêtres, et précédée de cent ou cent cinquante lanternes élevées sur de grands bâtons, et portées très dévotement par des hommes ou par des femmes. Lorsque ces processions se rencontrent au coin des rues, la moins considérable ou la moins ancienne s'arrête et se met à la suite de la première, la troisième en fait autant, ce qui compose au bout d'un quart d'heure de marche une file non interrompue de mille à douze cents lanternes. La plupart des gens du peuple suivent dévotement cette pieuse promenade. Les prêtres chantent ; toutes les guitares de la ville se joignent à leurs voix, tout est en mouvement dans Caracas ; les belles ouvrent leurs jalousies, les maris sont aux aguets ; les amants, cachés sous d'énor-

mes manteaux, se déroberent à leur surveillance; les rendez-vous se donnent et s'exécutent ordinairement à cette heure, et c'est, je crois, pour cette raison que l'usage du Rosaire se soutiendra à perpétuité.

Telles, et beaucoup plus morales encore, étaient les réflexions que je faisais sur les usages et les mœurs de Caracas, lorsque à mon grand regret je me vis obligé de quitter cette ville agréable à tous égards. J'étais résolu de retourner par terre à Portocabello, afin de connaître un peu l'intérieur du pays. Je me munis donc de lettres de recommandation du gouverneur et de l'intendant pour trouver à manger et à coucher tout le long de la route. Je me séparai de M. d'Éthy qui aima mieux retourner par eau; mais M. de Rissé me resta fidèle, et notre caravane s'augmenta encore de deux compagnons.

Le moment de notre départ, différé plusieurs fois, mais enfin fixé, nous allâmes prendre congé des jolies signoras; nous observâmes vis-à-vis de chacune la nuance de sentiments et de regrets qu'il convenait

d'accorder à leur amabilité, et de donner à l'occasion. Nous promîmes de fort bonne foi de conserver incessamment le souvenir des bons traitements que nous avions reçus. Nous donnâmes rendez-vous en Europe à beaucoup de gens qui probablement n'y viendront jamais. Nous reçûmes des politesses de tout le monde, des maris même, c'est tout dire; il échappa enfin quelques larmes furtives des plus jolis yeux du monde au moment où nous nous retirâmes.

Nos adieux avec le gouverneur furent moins tendres, mais il sembla partager le regret que nous avions de quitter son gouvernement et sa personne. Il nous souhaita toutes sortes de succès à la Jamaïque où nous espérions encore aller et ne nous quitta qu'à minuit au moment où nous allions monter à cheval, ou plutôt à mule.

Notre marche nocturne avait pour objet d'éviter la grande chaleur; cette intention se trouva parfaitement remplie pendant les premières heures, car en arrivant au pied des montagnes, et plus encore en commençant à nous élever au-dessus du niveau de

la plaine, le froid nous saisit successivement au point qu'après avoir épuisé les ressources que nous offraient nos manteaux nous prîmes le parti de décharger nos mules pour prendre dans nos paquets les couvertures dont nous étions munis. M. de Rissé, qui n'en avait pas, s'enveloppa dans trois hamacs qu'il revêtit successivement. Ainsi affublés de la façon la plus grotesque, et n'ayant que la lune pour confidente de nos travaux, nous remontâmes à mule, et nous ne cessâmes de grimper par des sentiers pratiqués avec art au travers d'une chaîne de montagnes qui ne le cèdent que fort peu en élévation aux Cordillères dont elles font partie. Enfin l'aurore parut avec toutes ses grâces, et, semblables au voyageur de la fable, nous cédâmes à la douce influence des rayons du soleil. Nous lui fîmes hommage de tous nos manteaux, et, aussitôt démasqués que réchauffés, nous ne songâmes plus qu'à jouir du superbe spectacle qu'offraient à nos yeux les rayons du soleil en dorant la sommité des montagnes; les unes, encore couvertes d'un brouillard épais et presque aussi

blanc que la neige, présentaient un aspect sauvage; tandis que les autres, plus découvertes, offraient déjà à nos regards une verdure abondante et variée. Des vallées profondes, toutes remplies de bois et qui ne semblaient recevoir le jour que pour nous laisser entrevoir leur immensité, ajoutaient à la magnificence effrayante de la vue dont nous jouissions. Enfin le bruit confus de plusieurs sources qui s'échappaient avec abondance et se précipitaient en cascade jusqu'au fond des vallées semblait animer la nature et interrompre avec majesté le silence trop uniforme des bois.

Il était déjà huit heures du matin. La chaleur la plus vive commençait à nous faire regretter la froidure de la nuit, lorsque nous vîmes venir à nous un voyageur bien monté, et qui, comme on dit en Espagne, piquait vivement sa mule. Son accoutrement était bizarre; nous ne pûmes nous empêcher d'entamer avec lui une conversation afin d'avoir le temps de l'examiner. Une calotte de velours noir ciselé, surmontée d'un chapeau de la même étoffe, un gilet de même

velours, une veste idem, un petit manteau idem, une culotte idem, une paire de guêtres garnies de boutons d'argent idem, un petit portemanteau idem, une selle, une housse et des chaperons de pistolets idem, composaient l'équipement magnifique mais sombre du personnage, en sorte qu'en mettant tout au rabais on peut assurer qu'il ne fallait pas moins de trente aunes de velours pour habiller aussi complètement sa mule et lui. Un gros valet, vêtu aussi uniformément en drap brun que son maître, portait de plus deux parasols du plus beau taffetas bleu céleste. J'oubliais de dire qu'un petit sabre garni d'argent achevait de donner à notre voyageur l'air d'un de ces chevaliers errants dont les romans espagnols parlent si souvent. Il s'arrêta avec toute sorte de complaisance dès que nous lui eûmes adressé la parole. Nous avions appris assez d'espagnol à Caracas pour trousser convenablement un compliment, et un *signor cavaliere* accompagné d'une salutation respectueuse donna une grâce parfaite au commencement de notre conversation. Nous débutâmes par le

prier de nous dire si nous étions encore éloignés de la ville de La Vittoria; il nous apprit qu'elle était encore à plus de six lieues, ce qui nous affligea beaucoup, attendu que la chaleur commençait à devenir insupportable. Notre cavaliero velouté nous fit à son tour quelques questions, et nous instruisit avec complaisance qu'il était curé à une lieue de La Vittoria, que son revenu était de 6000 piastres ou 30000 livres, et qu'il devait cette place lucrative à l'honneur que lui avait fait M. l'Intendant de le choisir pour son directeur. Il nous avoua avec bénignité que l'objet actuel de son voyage à Caracas était d'aller purger la conscience de son pénitent, et de disposer M. d'Avalos pour la fête de Pâques qui approchait. Notre édification et notre étonnement furent extrêmes, parce que le sabre et le pistolet ne nous avaient pas paru être la marque distinctive et naturelle d'un *padre*. Nous le louâmes avec prodigalité, lui, sa monture et son vêtement, même jusqu'à son armement qui était le point où nous voulions arriver; il nous dit que, quand on

voyageait dans les montagnes, il était indispensable d'avoir une armure complète, parce que les tigres, genre de voleurs fort dangereux, infestaient les chemins. Sur ce nous nous séparâmes avec toutes sortes de protestations d'amitié.

Nous étions enfin arrivés au sommet des montagnes, et si nous ne marchions pas sur le tonnerre comme la belle Arsenne, nous avions du moins beaucoup de nuages au-dessous de nous; nous croyions même respirer un air subtil qui nous élevait au-dessus des préjugés de la terre, et nous nous serions, je crois, laissés aller à un mouvement de vanité, si une faim dévorante et un grand accablement causé par la chaleur ne nous avaient bientôt fait ressouvenir de notre humanité. Le premier de ces accidents était aisé à réparer parce que nous étions munis de provisions; nous mangeâmes fort gaiement au pied d'un arbre, et après avoir ainsi repris des forces et du courage, nous nous remîmes en marche. La montagne que nous descendions est celle de Cucuixès; elle est célèbre dans le pays par sa hauteur; nous la

trouvâmes encore plus remarquable par les reflets de chaleur qu'on reçoit en parcourant ses nombreuses sinuosités. Le chemin est taillé tantôt dans le roc, tantôt dans une espèce de craie dont la blancheur est aussi dangereuse pour les yeux que le soleil l'est pour la tête. Jamais je ne m'étais trouvé à une action si chaude, et je remarquais la vérité du proverbe qui dit que les grandes douleurs sont muettes, car mes compagnons gardaient, ainsi que moi, le plus profond silence, quand des mugissements redoutables se firent tout à coup entendre. Ils partaient d'un bois situé à notre droite, qui par son épaisseur et son élévation déroba à nos yeux une vallée immense. Ces cris bruyants nous rappelèrent aussitôt ce que nous avait dit le curé vêtu de velours; nous ne doutâmes pas un moment d'avoir bientôt besoin de toutes nos armes contre un détachement de tigres. Cet arsenal portatif consistait en six pistolets, un fusil à deux coups, et plusieurs épées ou sabres. Les mugissements continuaient; ils semblaient même s'approcher; tout annonçait un combat. Notre petite

armée marchait serrée, et s'il faut l'avouer, nous avions même un peu augmenté le train. On ne passait cependant les tournants qu'avec beaucoup de précautions, on éclairait bien la marche; jamais troupe armée ne fut plus silencieuse ni plus attentive. Enfin, n'ayant rien aperçu au bout d'une heure de marche dans cet ordre de précaution, le bruit qui avait causé l'alarme commença à s'éloigner. Nous nous arrêtames pour écouter attentivement quelle était l'espèce de cri, et pour tâcher en apprenant à l'imiter un peu de découvrir par des questions quels avaient été nos ennemis. Un muletier que nous vîmes venir de notre côté nous apprit un moment après que les mugissements les plus aigus étaient ceux des tigres, mais qu'à l'égard des cris plus forts et qui semblaient produits par le mélange de plusieurs voix, c'étaient ceux d'une grosse espèce de singes de trois pieds et demi de hauteur, qui vivent ordinairement en république composée de personnes de différents sexes. Le muletier ajouta qu'en général ils n'étaient pas assez hardis pour attaquer les passants,

mais que cependant on prétendait que plusieurs chasseurs avaient été dévorés par une troupe de ces *ohavres*¹; j'en ai vu depuis; ils sont méchants, ils ont des dents, des griffes, et une barbe fort longue.

Ce petit épisode abrégea un peu la longueur du chemin; nous arrivâmes enfin au pied de la montagne à deux heures après midi, c'est-à-dire au bout de dix heures de marche, et comme nous étions encore à quatre lieues de La Vittoria, nous jugeâmes à propos de faire une petite halte dans une maison que nous aperçûmes. Elle était habitée par des gens fort pauvres qui nous offrirent de bon cœur du lait excellent et du mauvais pain. Après ce repas rafraîchissant, nous dormîmes quelques heures et nous partîmes pour notre couchée entièrement délassés.

Nous arrivâmes à La Vittoria par un chemin charmant; il n'était plus question du tout de montagnes; la route était large et bordée des deux côtés par une espèce de taillis très vert et très frais; quelques habita-

1. Sic.

tions de cacaotiers variaient agréablement les points de vue; enfin on rencontrait quelques voyageurs : le pays avait l'air vivant. La Vittoria est une assez petite ville; elle renferme deux ou trois mille habitants, dont plusieurs sont riches et commerçants. Nous y étions recommandés par le gouverneur de Caracas à M. Prudhomme, lieutenant de roi de la place, car c'est ainsi qu'on s'exprime, quoique cette place ne soit nullement fortifiée. Il est vrai que le lieutenant de roi n'a jamais servi, et qu'il est médecin : au moyen de quoi la place et son commandant sont aussi militaires l'un que l'autre. Au demeurant M. Prudhomme jouit dans le pays d'une grande considération; il a infiniment d'esprit et de connaissances, il est le premier à se moquer de la superstition et de l'administration de sa patrie, et parle de l'indépendance de l'Amérique du Nord de manière à faire croire qu'il contribuerait volontiers à une révolution semblable dans l'Amérique méridionale. Il semble même la regarder comme inévitable, si les abus multipliés que se permet l'Intendant dans l'exer-

cice de son autorité ne sont bientôt arrêtés et punis. M. Prudhomme entendait assez le français pour que nous pussions lui parler sur toutes sortes d'objets; il nous répondait moitié en latin, moitié en espagnol, et j'avoue qu'il m'en apprit plus dans une soirée sur le gouvernement de la Nouvelle Espagne, que je n'en avais appris à Caracas en huit jours. Je le questionnai sur le pouvoir accordé à l'inquisition dans cette partie du monde; il me répondit qu'à l'exception de l'*autodafé* dont il n'y avait que fort peu et de très anciens exemples, cette inique juridiction était aussi sévère que redoutable; que l'Intendant était son protecteur déclaré, et qu'il arrivait souvent que sur la plus légère inculpation d'impiété un particulier était arrêté, détenu longtemps en prison, et condamné à une amende énorme ou à l'entière confiscation de ses biens. M. Prudhomme ajouta que, quoique muni d'une conscience assez peu timorée, il était lui-même obligé de s'asservir quelquefois aux pratiques superstitieuses d'une dévotion aveugle, et il se plaignait surtout des entraves sévères que

l'inquisition et l'Intendant, son âme damnée, mettaient à l'introduction des livres étrangers dans le pays. Il nous parut curieux de connaître avec détail l'histoire de la révolution des colonies anglaises, et témoigna aussi beaucoup de désir de posséder l'histoire philosophique et politique de l'abbé Raynal. Je lui ai promis de le satisfaire sur ces deux objets, et je lui ai effectivement envoyé, de Porto-Cabello, un exemplaire de chacun de ces deux ouvrages, au moyen de quoi j'espère, que si de mon vivant les colonies espagnoles se révoltent contre leur souverain, je pourrai me vanter d'y avoir contribué.

Mais il est temps de laisser la politique pour la galanterie, c'est-à-dire de laisser là M. Prudhomme pour s'occuper de la signora son épouse à laquelle il vient de me présenter. Elle est jeune, fraîche, et a tout à fait l'air d'un bon enfant; une de ses cousines qui l'accompagne, faite à peindre, a la mine fort spirituelle, mais elle est aussi par trop brune, et tient d'ailleurs la *calentura*, ou fièvre, ce qui est un grand inconvénient. Un

troisième personnage nommée la signora Domingo, c'est-à-dire Mme Dimanche, était aussi de la compagnie de Mme Prudhomme. C'est une veuve de trente-cinq ans, riche, coquette et Espagnole, c'est comme qui dirait galante : on saura bientôt à quoi s'en tenir sur son compte.

Il n'était plus question de parler français : il fallait être aimable en espagnol, chose assez difficile. Rissé s'occupa de la jeune fiévreuse, un autre de mes compagnons soigna la veuve, et nous restâmes deux auprès de Mme Prudhomme. Aucuns des compliments de Caracas ne furent oubliés, plusieurs réussirent assez bien. On voit peu de femmes se fâcher quand on leur dit qu'elles sont jolies, et notre hôtesse avec toute sa prud'homie avalait assez la fleurette : mais comme nous devions la quitter le lendemain, ni mon courtois compagnon, ni moi, n'imaginâmes de faire la moindre tentative. Rissé de son côté, tomba si sérieusement amoureux qu'il devint timide et ne risqua qu'une demi-déclaration ; pour le *partner* de la veuve, il fut plus hardi, elle

plus crédule, en sorte qu'en moins d'une heure ils convinrent de beaucoup de choses, entre autres que, sous un prétexte quelconque, nous ne partirions pas le lendemain.

La signora Domingo avait beaucoup de crédit sur le lieutenant de roi; elle le prit en particulier, le persuada qu'il fallait qu'il nous retînt, qu'il nous donnât le lendemain matin un combat du taureau, et le soir un bal. M. Prudhomme avait ses raisons pour ne pas contrarier Mme Domingo, il se sentait de la bienveillance pour nous, il employa en conséquence toute sa politesse et même son autorité de lieutenant de roi pour nous retenir. L'amant de la veuve nous confia très discrètement qu'il avait un très grand intérêt à ce que nous accordions à nos mules un séjour de vingt-quatre heures. Il n'y avait pas moyen de résister à d'aussi bonnes raisons; nous cédâmes donc et la journée du lendemain se passa dans une variété continuelle de divertissements. La veuve surtout s'amusa beaucoup, et on ne sait pas pourquoi son cavalier disparut souvent avec elle pendant

le bal. Personne de nous ne se permit la moindre réflexion sur les motifs de ces absences, et j'espère que mon lecteur discret voudra bien en faire autant.

Nous quittâmes le jour suivant M. Prudhomme, sa famille et la veuve, et nous prîmes le chemin d'une petite ville nommée Macaray, distante de douze lieues de La Vittoria. Le pays que nous traversâmes fait partie de la plaine de Valence, qui passe pour le pays le plus fertile et le plus cultivé de la province de Caracas; nous rencontrâmes en effet souvent des habitations, la plupart de cacao, et quelques cafétérias; nous passâmes plusieurs fois une petite rivière qui rafraîchit et fertilise toutes ces terres; nous voyageâmes à l'abri du soleil dans des bois agréables, quoique un peu sauvages, et nous arrivâmes ainsi d'assez bonne heure chez un capitaine de milice nommé le signor don Félix, auquel nous étions recommandés en sa qualité de commandant pour le roi de la ville de Macaray. Il nous reçut avec une politesse parfaite, nous parla français, nous donna un assez bon souper,

et joignit à ces agréments préliminaires une conversation qui ne nous permit pas de douter qu'il était instruit, et que son esprit, plus ardent encore que celui de M. Prudhomme, lui faisait envisager la révolution des colonies anglaises comme un exemple séduisant pour les possessions espagnoles du Nouveau Monde. Don Félix nous dit plus de mal de l'intendant que nous n'en avons encore entendu, et nous assura que ses injustices causaient dans le pays une plus grande fermentation qu'on ne le croyait à Caracas. Nous conclûmes de tout ce qu'il nous dit que la révolte, s'il en arrive bientôt une, trouvera en lui un chef ardent, éclairé, et d'autant plus dangereux pour le gouvernement qu'il croit défendre la cause de la justice en repoussant à main armée le despotisme.

Nous ne vîmes de curieux à Caracas qu'un tigre de sept mois enfermé dans une cage. Il avait déjà trois pieds de haut, sur environ cinq de long en comptant du bout du museau à l'extrémité de la queue. On me proposa de l'emmener comme une curiosité,

mais je refusai, attendu qu'à mon avis les donneurs de coups de pattes et même de griffes ne sont déjà que trop communs dans le monde.

Le lendemain matin, nous prîmes congé de notre hôte, et nous arrivâmes sans la moindre fatigue à Valence. Le pays que nous parcourûmes dans cette journée est aussi fertile, aussi plat et aussi agréable que les environs de La Vittoria; il est arrosé par la même rivière que l'on passe au moins vingt fois, tant son cours est incertain et tortueux. A trois ou quatre lieues de Valence nous traversâmes un village nommé Cumano; il est habité par des Indiens libres et protégés par le gouvernement; ils vivent absolument à leur manière et sont gouvernés par un cacique dont l'autorité est en même temps civile et militaire. Ce cacique décide seul les différends qui surviennent entre les Indiens, il bénit leurs mariages, il les gouverne avec une autorité paternelle, mais fort respectée, et il a joui même pendant quelque temps d'une assez grande considération auprès du gouverne-

ment espagnol. Mais il en a beaucoup perdu depuis, et en dépit de ses représentations, les habitants voisins des possessions indiennes ont souvent fait des usurpations sur les terres accordées aux sujets du cacique. Il s'en est plaint vivement, n'a jamais obtenu le redressement de ses griefs, au moyen de quoi tous les ans le territoire de ces pauvres Indiens diminue considérablement.

Valence est une ville considérable par sa population, qui monte à peu près à douze mille âmes ; elle ne renferme d'ailleurs aucune espèce de curiosité. On croira donc facilement que nous ne fûmes pas tentés d'y passer plus d'une nuit. Nous logeâmes chez le substitut de l'intendant, et nous le quittâmes à la pointe du jour, parce que nous avions à faire une journée moins longue encore que pénible pour nous rendre à Porto-Cabello. Je n'entreprendrai pas de décrire les lieux et les chemins par lesquels nous passâmes. Je me contenterai de dire que pendant huit ou dix lieues consécutives, on grimpe ou on descend à pic dans des sentiers de deux pieds de large, la plupart taillés dans le roc,

et dont plusieurs sont en escaliers. J'ajouterai que l'on trouve dans plusieurs des tournants de ces montagnes, de petites croix de bois qui désignent qu'un voyageur victime de la distraction ou de la fatigue de sa mule a péri avec elle en tombant dans des précipices, qui n'ont en général guères moins de sept à huit cents pieds de profondeur. Ce genre d'avertissement nous rendit extrêmement prudents; nous passâmes très doucement les endroits dangereux, et arrivâmes ainsi au bout de treize heures de marche à Porto-Cabello.

Nous y trouvâmes tout le monde fort occupé d'une nouvelle apportée par un bâtiment marchand espagnol qui annonçait l'arrivée prochaine de M. d'Estaing¹ avec une flotte de cinquante vaisseaux; comme nous désirions tous infiniment que cette nouvelle fût vraie, nous ne nous permîmes pas d'en douter, jusqu'à ce que la frégate *l'Andromaque* qui parut quelques jours après

1. Charles-Hector, comte d'Estaing, né en 1720, lieutenant général des armées navales, prit aux Anglais Saint-Vincent et l'île de la Grenade en 1778. Mort sur l'échafaud en 1794.

vînt nous détromper cruellement en faisant de loin des signaux qui annonçaient la paix. — M. Le Vasseur qui commandait cette frégate, quoique fort aimable, fut fort mal reçu par les jeunes gens et peut-être trop bien par les vieux. L'amiral et son frère témoignèrent une joie excessive et qui semblait annoncer en eux des dispositions plus civiles que militaires. Il fut résolu que nous partirions de ce vilain Porto-Cabello le 3 avril, jour fixé pour la cessation des hostilités dans cette partie du monde, et que nous nous rendrions au Cap Français, à Saint-Dominique, où nous devions trouver les ordres relatifs à la feue armée de Rochambeau.